Rolat LII 154 (1 bis)

CHILDERIC PREMIER,

ROI DE FRANCE,

DRAME HÉROÏQUE;

EN TROIS ACTES.

A LONDRES;

Et ſe trouve à Paris,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe;

M. DCC. LXXIV.

ACTEURS.

CHILDERIC, ſous le nom de Briomer.

BASINE, Princeſſe de Thuringe.

EGIDIUS, Chef des Romains, Uſurpateur.

CARLOMAN, Sage Vieillard, ami de Childeric.

MARCOMIR, jeune Français, fidèle à Childeric.

GONTRAN, Thuringien, devenu Miniſtre d'Egidius.

SUNNON, Chef des Mécontens, Capitaine de la Garde Françaiſe d'Egidius.

CLOTAIRE,
BRENNUS,
ARONS,
} Chefs de conjuration.

TULLUS, Romain, Chef de la Garde Romaine d'Egidius.

CLOTILDE, Confidente de Baſine.

GARDES Romains & Français.

PEUPLES Français, Gaulois & Germains.

La Scène eſt à Tournai, dans le Palais des Rois.

En 468.

PRÉFACE.

D'ÉPAISSES ténèbres environnent le berceau de preſque toutes les Nations de l'Europe. Il faut donc conſentir à ignorer ce qui d'ailleurs ne ſerait pas bien avantageux à connaître. L'orgueil a imaginé des fables que l'ignorance enſuite a accréditées ; mais le temps qui nous a dérobé la connaiſſance des faits particuliers, n'a pu nous enlever la maſſe hiſtorique empreinte, pour ainſi dire, ſur le Globe. L'Empire Romain en occupait, comme on ſait, une vaſte partie. Lorſqu'il chancela ſous le poids de ſa grandeur & que ſes forces diſparurent avec ſes anciennes vertus, le deſpotiſme, pere de tous les maux, livra ſes Provinces à ces barbares qui donnerent au monde l'éclatante & terrible leçon du ſort réſervé aux Peuples qui, en dédaignant le patriotiſme, auront perdu la liberté. Les Francs, mêlés parmi les Gots leurs alliés, les Vandales & les Huns, ſe précipiterent dans les Gaules, & s'y maintinrent par un courage toujours ſupérieur aux revers. Souvent vaincus, mais enfin vainqueurs, ils entreprirent de quitter les déſerts & les forêts de la Germanie pour s'établir dans ces mêmes contrées, où ils ſe contentaient ci-devant de faire des incurſions fréquentes. Leur Chef paſſa le Rhin & jetta les premiers fondemens de cet Empire, devenu depuis ſi célèbre. Dès que l'Hiſtoire parle des Français, elle les fait voir les armes à la main. Ils ſoumirent les Gaulois, qui s'accoutumerent à leur gouvernement beaucoup plus doux que celui des autres Barbares. Il ſe forma d'abord un Etat indépendant parmi le Peuple vainqueur ; mais bientôt il fallut reconnaître une eſpèce de Royauté, malgré l'indocilité naturelle à une Nation de Soldats. Il eſt certes difficile d'aſſigner l'étendue du pouvoir, les rapports & les privilèges du nouveau Souverain.

Ce fut le fer qui grava le Code des Loix. Un *Licurgue*,

un *Solon* ne préſiderent point à la conſtitution de l'Etat. C'étoit un Gouvernement Militaire, où nuls droits n'étaient fixés, qui conſervait les abus de l'Ariſtocratie & de la Monarchie, ſans avoir aucun de leurs avantages. Il eſt vrai que toute conſtitution qui, dans ſon origine, n'eſt pas rigoureuſement déterminée, eſt flottante & reçoit ſon exiſtence du caprice des évènemens ; mais dans tous les ſiècles la tendance de l'homme à vivre en ſociété & à ſupporter les maux dont il ne voit pas diſtinctement le remède, a ſurmonté l'effort des Loix vicieuſes & précipitées, ſans quoi le Genre Humain, encore caché dans les forêts, ſeroit épars ſur le Globe à des diſtances effrayantes.

On a écrit nombre de Diſſertations ſurchargées de paſſages & de conjectures pour ſavoir ſi la Couronne a été élective ou héréditaire ſous les deux premieres Races. Chaque opinion a trouvé ſes autorités ; je ne m'enfoncerai point dans ces recherches curieuſes, ſi l'on veut, mais aujourd'hui parfaitement inutiles. Et qu'importe, après tout, de connaître le vrai Fondateur de la Monarchie Françaiſe dans les Gaules ? Que ce ſoit PHARAMOND ou CLOVIS, cette Monarchie a reçu ſa forme ; &, ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que la valeur, la bravoure, la fidélité envers leurs Chefs, ont toujours diſtingué les Francs ; caractère antique & précieux qui ſubſiſte encore aujourd'hui ; perfectionné par le ſentiment éclairé de l'honneur, & contre lequel les forces aſſemblées de l'Europe ſe ſont briſées tant de fois.

C'eſt ce caractère national, garant de la durée d'un vaſte Empire, qu'on a voulu peindre dans ce Drame. On a choiſi l'époque du règne de CHILDERIC Premier. Il eſt curieux & intéreſſant de voir les Français, emportés par leur vivacité naturelle, punir d'abord CHILDERIC, & bientôt, ſenſibles à ſon infortune & fidèles à l'honneur, le rappeller tout auſſi précipitamment. Cela prouve qu'ils eurent toujours en horreur le joug de l'Etranger, & qu'ils oublierent les torts paſſagers du Monarque, pour ne voir en lui que le Grand-Homme. Cette conduite ouverte, franche, noble & guerriere fait aimer le

Peuple qui s'eſt montré ſans haine & ſans vengeance, & cédant, malgré ſes juſtes ſujets de plainte, à l'aſcendant qu'imprime le courage.

Mais ce qu'on raconte de CHILDERIC, dans ſon exil, eſt-il véritable? Comment oſer l'affirmer ici? S'eſt-il réfugié chez *Baſin*, Roi de Thuringe? La Reine prit-elle de l'amour pour un Héros errant, que les Hiſtoriens ont repréſenté bien fait de la perſonne, & accoutumé à inſpirer de la tendreſſe à toutes les Femmes qu'il voyait? Les principaux de la Nation furent-ils animés par une vengeance jalouſe, lorſqu'ils firent deſcendre du Trône un Rival trop dangereux? ou furent-ils conduits par le deſir de recouvrer leurs libertés qu'ils croyaient léſées? Voilà ce qu'on ne peut éclaircir au milieu des ombres dont les détails particuliers ſont couverts. Quelques-uns vont juſqu'à révoquer en doute l'exiſtence du Roi *Baſin*, & de ſon Royaume en Allemagne.

L'Hiſtoire ou la Fable (tout comme on voudra) fait mention que la Femme du Roi *Baſin* devint amoureuſe du Prince exilé, & qu'elle quitta ſon mari pour ſuivre la fortune de ſon Amant. Voilà de ces choſes que la Poëtique d'*Ariſtote* n'a point ſongé à condamner, & que, malgré ce défaut de prévoyance, on n'a point balancé à proſcrire. On a fait décemment de la Reine *Baſine* une aimable Princeſſe, une Heroïne, fille & non femme du Roi *Baſin*. Elle y gagne néceſſairement quelques années & devient bien plus intéreſſante; tant il eſt toujours avantageux de conſulter les bonnes mœurs, même avant les Hiſtoriens les plus reſpectables.

On a fixé le lieu de la Scène à Tournay, parce qu'en l'an 1653, on y a découvert le tombeau de CHILDERIC. Voilà un fait poſitif; & cela fait plaiſir à trouver.

Le Comte *Gilles*, élevé ſur le Trône, à la place du Roi légitime, on l'a nommé *Egidius*; parce qu'*Egidius* eſt un nom plus convenable à un Romain, Gouverneur des Gaules, & Général des Armées de l'Empire.

On a nommé *Carloman* le politique *Viomades*, toujours fidèle à CHILDERIC C'eſt le même qui rompit une pièce d'or en deux, dont ils gardèrent chacun une moi-

tié, comme le ſignal convenu du moment favorable où le Prince pourrait reparaître & ſe montrer à ſes Sujets. On s'eſt plû à développer le touchant & rare caractère de l'ami d'un jeune Roi, qui chérit conſtamment la gloire de ſon Maître, & qui le guide prudemment à travers les écueils qui environnent le Trône.

On laiſſe aux Critiques à décider ſi CHILDERIC a regné en-deçà du Rhin, ou s'il n'a fait que des excurſions rapides & victorieuſes. On n'examinera pas davantage s'il a repaſſé le Rhin avec le Saxon *Odoacre*, & s'ils firent ligue enſemble pour aller battre les Allemands paſſés en Italie. Quiconque voudra débrouiller ce cahos ira conſulter *Hincmar*, & autres doctes Chroniqueurs.

LE but de cet Ouvrage (on le répète) a été de peindre ſous ſes véritables traits une Nation brillante, guerriere, généreuſe, brave, fidèle à ſes Rois, ayant le beſoin de les aimer, oubliant l'adverſité, & plus ſenſible aux bienfaits qu'à l'offenſe : Nation aimable & facile, qu'on calme d'un ſourire, qu'on conduit en jouant ; en qui les ſentimens d'honneur, de courage & de dévouement héroïque ſont comme innés ; & qui, pour tout dire en un mot, mérite la tendreſſe de ſes Maîtres & le bonheur. Voilà les qualités qu'on a célébrées à juſte titre, parce qu'elles ont animé dans tous les temps nos généreux Ancêtres. Auſſi tous les bons Citoyens de nos jours deſcendent-ils à coup ſûr & en droite ligne des Francs, vainqueurs des Gaulois. On ſait que ce mot, en langue Tudeſque, ſignifie *libre*. Telle a été & ſera la marque diſtinctive de leur éternel amour pour la Franchiſe, l'Honneur & la Liberté.

CHILDERIC PREMIER,

ROI DE FRANCE,

DRAME HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN.

C'Est assez t'éprouver, Marcomir. Je vois qu'on peut confier à ta prudence les plus importans secrets, ces secrets émanés du Trône, & qui renferment les destinées de trois Nations. Né parmi celle que la bravoure anime & distingue, je te vois, jeune encore, digne de marcher sur les pas de nos Héros. Tu possédes leurs vertus franches & libres; & je lis avec joie dans ce cœur fidèle & généreux... Ainsi pour Childeric tu te sens un vrai zèle?

MARCOMIR.

N'en doutez point, sage & véridique Carloman. Ce cœur & ce bras appartiennent toujours à ce Monarque

vaillant & infortuné. C'eſt au péril de mes jours que je defendrai ſa cauſe. Lorſqu'il tomba du Trône, & que ſa chûte eut étonné l'Empire & l'Univers, je commandais pour lui dans les murs de Mayence.

CARLOMAN, *avec tranſport.*

Tu l'as vu de près, ce Héros...

MARCOMIR.

Je l'ai vu dans les combats, maître de lui comme de la victoire... en le reſpectant, j'appris à l'aimer...

CARLOMAN.

Embraſſe-moi, laiſſe un libre cours au plaiſir que je ſens. C'eſt dans ce moment que mon cœur jouit des ſoins que j'ai pris de ton enfance... Sois le ſoutien de ton Roi, l'appui d'un Peuple qui cède au joug ſans l'appercevoir, qui s'endort ſous la main qui l'opprime...

MARCOMIR.

J'accourais les ſervir tous deux. Les Romains plus nombreux trahirent ma valeur ; je fus vaincu : & pour la premiere fois mes mains porterent des chaînes. Arrêté trop long-temps chez ces fiers Ennemis, j'aſpirais au moment d'être libre... Je le ſuis enfin, grace à vous ; & je viens pour périr, ou venger Childeric & la France.

CARLOMAN.

Le deſſein en eſt grand, peut-être téméraire, mais il eſt digne de toi... Va, ces bras, tout énervés qu'ils ſont par l'âge, vont te ſeconder... mais tu n'es pas le ſeul ici qui ſoupire après le retour de ton Roi.

MARCOMIR.

L'Univers, frappé d'un tel évènement, a paru balancer ſur ce qu'il devait croire... Vous, témoin de cette étonnante révolution ; vous, qui en avez ſuivi la cauſe profonde & cachée, toujours inconnue au vulgaire, ſincère Carloman, parlez ; c'eſt à vous de fixer ſur ce grand objet nos penſées incertaines.

CARLOMAN.

Connais la vérité ; car je puis m'immoler tout entier pour un grand homme, mais non la trahir en ſa faveur. Childeric lui-même repouſſeroit ce menſonge adulateur. Elevé ſous nos Drapeaux, ſon audace l'égala dès l'enfance

fance à ſes valeureux ancêtres, à ce Pharamond porté ſur le pavois & couronné des mains de la bravoure. Le fier Attila fut forcé de céder à l'impétuoſité de ſon courage, & cette victoire illuſtre ne fut que l'eſſai de ſon bras. Appui du Trône de ſon pere, il vainquit ces Romains inſolens qui franchirent les Alpes; il ſubjugua les Gaulois; il courut victorieux des rives du Rhin à la rive Armorique; il enchaîna le Belge & le meilleur des Rois; Mérovée expirant ne craignit plus de deſcendre au tombeau, en laiſſant un ſucceſſeur ſi grand, & ſi digne de lui. Mais qu'un courage ſans frein eſt un écueil terrible! Quel malheur de s'imaginer pouvoir tout! Et qu'attendre d'un Monarque enorgueilli de ſon rang & de ſes ſuccès, d'un Prince impétueux à qui l'expérience & l'infortune n'ont rien appris encore? D'utiles revers n'avaient pas ployé cette ame ſuperbe. Un camp fut ſon école; il eut pour Maître un Conquérant; il ne ſut jamais ſe connaître; & comme il règnait dans un âge ardent, il retint dans ſon geſte & dans ſon langage ce ton d'autorité guerriere dont il commandait à ſes Soldats: enivré par la victoire, & plein de cette fierté belliqueuſe qu'elle inſpire, il dédaigna cette autre étude des Rois non moins importante; cet art d'augmenter le poids & la dignité du ſceptre en le ſubordonnant aux loix de la Juſtice; cet art de régler ſes mœurs pour régir le fort & le contenir par l'exemple. N'ayant plus d'ennemis à vaincre, ſon génie indompté tourna contre les ſiens cette fierté déſormais trop altiere. Le conquérant enfin ne ſut point être Roi, & ſon orgueil alluma l'orgueil de nos Guerriers.

Tu ſais de nos climats quelle eſt la loi antique & ſacrée; quand les travaux de la guerre ſont ceſſés, le Roi, pour alimenter les flammes de l'honneur, au milieu des Guerriers aſſemblés au Champ de Mars, donne publiquement le prix du courage. Tous en étaient dignes, ſans doute; Childeric voulut honorer mon grand âge de ce laurier que je n'ambitionnais pas, ou plutôt l'amitié (vertu quelquefois dangereuſe dans un Souverain) aveugla ſa juſtice. Un jeune homme s'en plaignit. C'était

Sunnon : ardent, jaloux, impétueux, il éclate en reproches, & bientôt s'égarant dans ſa fureur, il ne reſpecte plus ſon Roi. Childeric, loin de voir dans cet emportement les bouillons d'une ame trop idolâtre de la gloire, loin de le calmer d'un ſourire ou d'un mot, parle en Prince abſolu, & punit en Deſpote. C'eſt ainſi qu'il donne un Chef furieux à des Peuples qui déja murmuraient. Tous les Guerriers révoltés de ce traitement, épouſerent bientôt l'injure faite à l'un d'entre eux. Ils préférerent le joug des Romains à ce joug trop orgueilleux. On conſpire. Clotaire, Arons, Brennus, ſont les premiers qui appellent au combat un peuple irrité ; Egidius accourt plein d'eſpoir, accompagné de ſes troupes. Le nom Romain en impoſe ; on lui ouvre les portes. Les Soldats inondent les murs & bientôt le Palais. Childeric ſe voit ſeul, & de ſa Garde abandonné ; il la rappelle en vain ; tout lui manque à la fois. Son courage lui reſte. Il attendait la mort, voyant tomber ſa couronne ; mais on ne voulait que lui ôter le ſceptre dont il avait abuſé, & non trancher des jours couverts de gloire. J'arrive dans ces momens extrêmes. Je le vois calme & grand, toujours Roi, toujours Maître. J'arrache mon anneau. Je le partage en deux. *Cette moitié*, lui dis-je, *m'ordonnera dans tous les temps de vivre & de mourir pour vous. C'eſt le ſigne de notre union, & s'il fallait dès cet inſtant vous défendre & périr... Calme-toi*, (me dit-il en m'embraſſant) *& ſonge à prolonger des jours néceſſaires à ton Roi... Oh, ſi je t'avais cru! C'eſt en deſcendant les marches du Trône que la vérité me frappe... Vis, ô Vieillard fidèle, vis pour me rendre un jour ma gloire & mes Etats. J'ai beſoin aujourd'hui de tes conſeils, & non de ton épée.* Il dit, & trompant les regards du peuple, & la rage des mutins, il franchit les remparts ; il s'ouvrit un paſſage, & courut chercher un aſyle chez les valeureux Germains.

MARCOMIR.

Je m'unis à vos ſermens... Mais, Dieux ! pour un tranſport peu réfléchi, perdre un Trône que ſon génie rendait ſi célèbre. Peuple aveugle, tu demandes des

Héros, & tu ne ſais leur rien pardonner. Mérites-tu d'en poſſéder?... Et quelle Province le recelle?

CARLOMAN.

Depuis cinq ans entiers errant chez divers Princes, inconnu, pourſuivi, dans la Thuringe enfin mon Roi s'eſt illuſtré. Tu t'étonnes... Le bruit de ſes exploits a frappé ton oreille. Tu l'as admiré ſans le connaître. La renommée t'a porté le nom de ce Chef intrépide, qui ſemble enchaîner la victoire, & dont la bravoure a ſauvé...

MARCOMIR.

Qui, Briomer?

CARLOMAN.

C'eſt Childeric lui-même.

MARCOMIR.

Ce vainqueur des Saxons...

CARLOMAN.

Eſt ton Prince.

MARCOMIR.

O Dieux!

CARLOMAN.

C'eſt-là, cher Marcomir, qu'il s'exerce à conquérir un Trône, un Peuple & des cœurs; ces nobles projets rempliſſent ſon ame, l'échauffent, & l'élèvent au lieu de l'accabler. C'eſt-là qu'il fait l'apprentiſſage des vertus qui fléchiſſent les eſprits, & ne les révoltent pas. C'eſt-là qu'il ſe forme à l'art de règner, qui ne peut être que le ſoin attentif de reſpecter les droits de l'homme. Il voulait, ſoutenu de ſa ſeule vaillance, accourir pour chaſſer l'uſurpateur, & reſaiſir le ſceptre échappé de ſes mains; mais j'ai ſu de cette ame bouillante arrêter les tranſports. Il eſt un point de maturité pour tous les grands projets. Ma prudence & mes ſoins ont ſu lui gagner dans Tournai des amis éprouvés & fidèles, à qui ſa grande ame eſt connue. J'ai goûté le plaiſir d'en inſtruire mon Roi. Egidius l'a mieux ſervi qu'il ne penſe. Las de ſe contraindre, l'imprudence chaque jour agrandit ſon pouvoir, déplace ſourdement les ſages limites que la Nation elle-même a poſées; il ſe flatte de

la tromper, mais elle veille en ſilence, elle attend le moment de la vengeance. Il éclatera bientôt... Fatale & trop heureuſe illuſion, qui fait ainſi courir tant d'uſurpateurs à une chûte prochaine, en paraiſſant les conduire au faîte de la puiſſance !

MARCOMIR.

Eh bien ! mon Roi tardera-t-il encore à paraître ? Les temps ſont-ils arrivés ? Impatient d'armer mon bras...

CARLOMAN.

Les temps approchent, te dis-je... Un juſte eſpoir doit l'emporter enfin ſur la crainte... Childeric a dû recevoir le ſignal, & ſon arrivée en ces lieux ſera ſemblable à celle de la foudre. Les Etats ſont convoqués pour l'élection d'un Roi ; c'eſt au milieu de cette aſſemblée que Childeric réclamera ſes droits. Il eſt à craindre qu'Egidius ne ſe porte aux attentats de la violence. On ignore juſqu'où peut monter le nombre de ſes partiſans ; mais alors nous ſaurons oppoſer la force à la force.

MARCOMIR.

Veillez ſur lui, auguſtes protecteurs de cet Empire !... Dans mon ame, l'amour du nom Français ne s'éteindra qu'avec la vie.

CARLOMAN.

Ce Héros ayant connu l'adverſité, ſera plus juſte & plus ſenſible. Il chérira ſon peuple, il reſpectera ſes droits. Sa fierté deviendra grandeur ; ſon courage, magnanimité ; ſes qualités héroïques prendront ce mêlange de tendreſſe, qui les rend plus auguſtes & plus touchantes. En règnant ſur ſon propre cœur, il ſaura règner ſur celui des Français ; eh ! quelle Nation eſt plus diſpoſée à reconnaître les bienfaits ! Souple, docile, généreuſe, le ſentiment la conduit plus loin que ne ferait la crainte. Childeric a ſu ſe dompter. On peut tout attendre d'une auſſi glorieuſe victoire. Regarde, ami, regarde cet écrit qu'un ſoldat en ſecret à ſu me remettre.

MARCOMIR.

Je reconnais ſa main... O mon Prince ! (*Baiſant l'écrit.*) tout mon ſang, s'il le faut, coulera pour ton ſervice...

Perſonne n'attend pour ſervir les Rois, l'inſtant où ils ſont malheureux; mon choix eſt fait. (*Il lit.*) « *J'ai ſu* » *faire uſage du malheur, & je me flatte d'être inſtruit.* » *J'aurai donc pour moi ton zèle & ton courage; ainſi* » *je n'héſiterai point à porter mes pas dans les murs de* » *Tournai. Là, cher Carloman, je pourrai te ſerrer ſur* » *mon ſein; là, tu verras finir ma honte, ou mes jours...* O Roi digne en effet de poſſéder un Trône! Tu ne peux t'y aſſeoir que pour la gloire & le bonheur du nom Français.

CARLOMAN.

Tu vois combien les momens ſont précieux; c'eſt à la prudence à diriger notre bras. Un courage précipité ſe nuit ſouvent à ſoi-même : que notre zèle ſoit couvert des ombres du myſtère. Déja pluſieurs Guerriers cachés dans mon Palais ont devancé ſes pas. Soutiens de ſa cauſe, ces intrépides Germains s'élanceront tous à la fois pour être ſes ſoldats, & ſes vengeurs. Tu ſeras à leur tête, Marcomir, & aucun d'eux n'oſera te diſputer cet honneur... à chaque inſtant leur foule augmente; & cette troupe généreuſe rend le calme à mon ame agitée.

MARCOMIR.

La Victoire eſt à nous... j'en jure par cette épée... Allons trouver ces Français qui appellent leur Maître, qui déteſtent le joug de l'Etranger, comme plus aviliſſant encore, que dangereux. L'honneur, ame éternelle de cet Empire, ſource de toutes les mémorables actions, va ſoulever toutes ces grandes ames.

CARLOMAN.

Sers-toi de leurs vertus pour les mieux enchaîner; voilà le ſeul lien digne de ces Héros; il eſt le plus ſûr & le plus puiſſant; ne leur promets que la gloire, elle leur ſuffit... Je te rejoindrai bientôt; un ordre d'Egidius me fait attendre ici le dangereux Gontran. Je dois l'intimider; je l'apperçois... fuis, vole, & reviens.

SCENE II.

CARLOMAN, GONTRAN.

GONTRAN.

CE Romain de qui l'heureux courage affranchit vos Etats de l'oppreſſeur altier ; celui que vous avez appellé au-deſſus de vous, & qui n'a pris le nom de Chef que pour ſe montrer le premier à la tête de vos armées, Egidius (il le déclare ſans détour) croit avoir aſſez mérité des Français pour aſpirer à un titre, qui, en augmentant le fardeau de ſes devoirs, n'eſt point fait pour l'épouvanter. S'il ambitionne le Sceptre des Rois, ce n'eſt que pour redoubler de vigilance & pour étendre au loin le vol de la victoire... Entends-moi, Carloman ! Egidius, plein de cette noble aſſurance qui ſied aux Héros, ne craint point de ſe fier à toi, & ne rougira point de te devoir le Trône : ſois fier de l'honneur de couronner un Roi puiſſant par ſon génie & célèbre par ſes conquêtes. Tu le verras adopter tes nobles projets, & ſuivant tes généreuſes penſées, il mettra le comble à la grandeur de cet Empire. Alors les Français, objets de ton amour, verront briller ſur leur front les rayons d'une gloire nouvelle, plus ſolide & plus durable.

CARLOMAN.

Quand Egidius mérita l'honneur de commander à nos Guerriers, il n'en devint que le Chef, & jamais la France, au mépris de ſes privilèges, ne prétendit élever un Etranger ſur le Trône de ſes Rois. D'où vient donc qu'aujourd'hui, venant inſulter à mes cheveux blancs, & à une vie irréprochable, tu oſes me propoſer cette indigne baſſeſſe ? Me connois-tu ? Eſperes-tu de Carloman qu'il rompra cette égalité primitive, qu'il a défendue conſtamment ? & ſur quoi pourrais-tu t'en flatter ? Ai-je paru quelquefois ſenſible aux dons ſéducteurs des Cours ? ai-je jamais avili cette franchiſe auſtère qui a

dirigé les actions d'une vie écoulée toute entière ſans tache & ſans faibleſſe?... Ce ſerait à toi de rougir, ſi toutefois l'eſclave connaiſſait la honte...Tu trompes Egidius... qu'oſe-t-il entreprendre ? Tant que Childeric eſt abſent du Trône, nous ſommes tous égaux ; mais quoi qu'oſe lui promettre un Miniſtre adulateur & perfide, les mains qui l'ont élevé abaiſſeront le téméraire, qui oſera méconnaître les bornes du pouvoir qui lui fut aſſigné.

GONTRAN.

Je l'avais bien prévu, vieillard trop inflexible, l'appât des grandeurs ne peut rien ſur ton ame froide & glacée : concentré tout entier dans tes antiques habitudes, tu ne connais plus les nobles tranſports de l'ambition ; tu juges toujours l'avenir ſur le paſſé. Rampe dans tes vils préjugés ; va, nous ſaurons ſans toi conſommer notre ouvrage.

CARLOMAN.

Avant ce temps tu connaîtras ce Peuple, comme il s'enflamme d'amour pour ſes Rois, & quelle force il prête aux Loix fondamentales de l'Etat.

GONTRAN.

Des Loix ! Que dis-tu ? Vain mot qui s'évanouit devant le bruit des armes. Nous l'aſſervirons ce Peuple inquiet & changeant, emporté par l'amour des nouveautés, & nous ne dédaignerons pas de le combattre ; car il eſt encore plus facile à ſéduire qu'à vaincre.

CARLOMAN.

Laiſſe-moi.... les diſcours d'un vil eſclave bleſſent l'oreille d'un vrai citoyen. Je brave tes injures autant que tes menaces ; nous verrons qui ſoutiendra mieux le parti le plus juſte, & celui que les Dieux & la victoire couronneront de leurs mains équitables... Adieu.

SCENE III.

GONTRAN, *ſeul.*

SON ſuffrage ſerait puiſſant, il a dans tous les temps plaidé la cauſe du peuple. Il en eſt chéri, mais du moins Egidius a pour lui les Grands qu'il a ſéduits, & les repréſentans de la Nation paraiſſent tous diſpoſés en ſa faveur... Ma miſſion eſt remplie... Thuringe! ô mon Pays! tu ne craindras plus ces invaſions ſoudaines qui ébranlaient tes frontieres. Quand le bandeau des Rois ceindra le front du valeureux Chef des Romains, cette Princeſſe étrangère, jalouſe de ce pouvoir dont on puiſe toujours l'amour avec le ſang, ne refuſera point la main ornée d'un Sceptre... Mais quel évènement imprévu & que je ne conçois pas? Quoi! ſans que j'en ſois informé, ſans avis, ſans indices, elle arrive, elle ſe montre, elle brille au milieu de cette Cour; & toutefois, accompagnée du plus brillant appareil, ſon front auguſte eſt chargé de nuages... D'où naît le trouble où elle eſt plongée? Qui agite cette ame que j'ai toujours vue calme & tranquille?... Elle eſt encore à m'avertir des dernieres volontés du Roi que je ſers en ſecret; & ſes deſſeins, loin de m'être dévoilés, ſont couverts d'une nuit impénétrable.

SCENE

SCENE IV.

BASINE, GONTRAN, CLOTILDE,
Suite de BASINE.

BASINE.

JE vous cherchais, Gontran ; ceſſez d'être étonné... vous apprendrez bientôt ce que je veux taire encore ; c'eſt dans Tournai que je fixe mes pas, long-temps irréſolus. Après avoir parcouru pluſieurs contrées, le devoir marque en ces lieux ma retraite. Un pere, juſqu'à ce moment, ſe repoſe ſur moi ſeule de ſes vrais intérêts ; ſans ſoupçonner votre fidélité, Gontran, il croit qu'ils ſont trop chers à mon cœur, pour qu'un autre s'en acquitte mieux ; j'ai voulu ne me fier qu'à mon œil pour voir, à mon oreille pour entendre : j'ai vu, j'ai entendu, je ſuis ſatisfaite ; vous ſaurez tout au moment que je déciderai... Je ſais qu'une Princeſſe à ſa gloire aſſervie, doit compte de tous ſes pas à la renommée. Elle peut avoir tous ſes regards ouverts ſur moi ; je les appelle avec confiance, & ne les redoute pas. Au bonheur de l'Etat j'immolerai ma vie L'Univers ſaura quel motif m'a conduite & me retient en ces lieux... Voici l'ordre d'un pere : il porte que vous ſuivrez en tout mes volontés.

GONTRAN.

Madame, ma ſeule gloire eſt d'obéir, vous le ſavez... mais quel temps plus favorable pour que ce Palais vous ouvre ſes portes ! Le Roi votre pere doit partager l'alégreſſe univerſelle ; c'eſt aujourd hui le jour le plus ſolemnel, & le plus cher à une Nation dont vous êtes adorée. Elle vous voit avec plus de tranſports ; elle vous contemple d'un œil d'amour & de joie en ce moment où la Couronne paſſe ſur le front d'Egidius.

BASINE.

Sur ſon front !

GONTRAN.

Je l'avouerai, Madame, je ſuis ſurpris de votre étonnement. Ignorez-vous que tels ſont les vœux d'un pere? Ils s'uniſſent aux vœux de la Nation aſſemblée, aux vœux des Guerriers qui ſervent ſous Egidius. Tel eſt enfin le prix de ſes exploits. Il l'offre à la beauté. Jaloux de votre élévation, votre pere, Madame, voulait hâter une alliance utile à ſes Etats, à ſa politique, à ſa Puiſſance. Ce fut par ſes ordres ſecrets que je parus en ce ſéjour; & de toutes les fonctions auguſtes & délicates dont il a daigné me charger, celle dont je me ſentais le plus enorgueilli, était l'heureux pouvoir de ménager cet Hymen glorieux, préſage du bonheur d'un Peuple dont vous êtes déja l'idole.

BASINE.

Gontran, c'eſt aſſez... Quels que ſoient les deſſeins d'un pere, le temps peut ſeul les révéler; & c'eſt ce temps qu'il faut attendre, & ſans oſer le prévoir. Sa fille ſait ce qu'elle ſe doit; elle n'ignore pas qu'entre tous les mortels les ſeuls enfans des Rois doivent immoler leur penchant, & ne peuvent ſe donner qu'au gré des intérêts de l'État. Je les connais, je ne les trahirai point; l'amour d'un pere a ſur moi trop d'empire; rien ne m'eſt plus cher que ſa gloire; au milieu des troubles qui ſe ſont élevés, je ne verrai, je ne conſulterai qu'elle.

GONTRAN.

Ah! pardonnez, ſi j'oſe pénétrer... Un Héros de cent vertus orné, & de lauriers tout couvert, n'eſt pas encore digne de vous, s'il n'eſt point couronné.

BASINE.

Repoſez-vous ſur moi, vous dis-je... Allez, attendez mes ordres en ſilence.

SCENE V.

BASINE, CLOTILDE.

BASINE, *à part.*

S'Il n'eſt point couronné... Il l'eſt, & le Diadême n'a point ceſſé d'orner ſon front... Il eſt Roi en tous lieux; l'exil, l'infortune, la rebellion de ſes ſujets, rien n'a pu effacer ce ſacré caractère... j'aurai bientôt le triomphe & la joie de le voir remonter ſur le Trône... j'aurai peut-être la gloire de le ſervir en ce grand jour... il eſt né pour commander aux humains, comme à mon cœur. (*A Clotilde.*) Que la fortune eſt injuſte, chere Clotilde, qu'elle diſpenſe aveuglément ſes plus dignes faveurs! Tandis qu'Egidius s'apprête inſolemment à uſurper la Couronne, qu'il va ſe mettre au rang de ces fougueux Deſpotes qui tyranniſent Rome & l'Univers; qu'il a pour lui ces ames viles qui trafiquent de la honte & vendent la Patrie pour un intérêt modique & paſſager; qu'il médite tous les attentats qu'enfante le pouvoir abſolu, Briomer, ce Vainqueur, ce Héros, n'ayant que ſa vertu, ſon courage, & mes vœux pour appui, errant dans les déſerts du Nord, luttant ſeul contre l'infortune, va ſuccomber peut-être ſous le fer d'un lâche aſſaſſin... l'infame trahiſon pourſuit ſes jours... Ah! Dieux... je le vois dans les dangers; je le ſuis dans ſes travaux; mais, hélas! je les partage, ſans en diminuer le poids ni l'horreur.

CLOTILDE.

Eſpérez mieux, Madame, rappellez votre conſtance...

BASINE.

Quel que ſoit le courage, Clotilde, il eſt des coups qui l'ébranlent. Plus l'ame eſt forte, plus les revers s'y gravent & s'y approfondiſſent.

CLOTILDE.

Croyez que l'œil de votre pere veillera conſtamment ſur ſes jours, attentif à ſe conſerver un tel appui... il en connait tout le prix, vous le ſavez, il fait plus, il l'aime.

BASINE.

Il l'aime, hélas! Et comment Briomer peut-il avoir un ſeul ennemi dans l'Univers? Il en eſt donc mal connu! Le penchant qui m'entraîne vers lui, n'eſt point le ſentiment de ma propre faibleſſe... je lui dois tout, & je me plais à m'en entretenir... tu ſais qu'à mon pere il a ſauvé la vie... Dans un combat ſanglant, les Saxons en furie parmi leurs bataillons déja l'avaient environné; il ſe trouvait ſeul & noyé dans ſon ſang; combattant d'un bras affaibli, il n'attendait plus qu'à vendre cher ſon trépas, quand tout-à-coup s'avance un Héros, un Dieu protecteur... c'était Briomer, ſon bras porte le carnage & l'épouvante. Il ouvre le bataillon; il ſe fait jour, il couvre de ſon épée, il protège, il délivre mon pere!

CLOTILDE.

Un ſervice auſſi grand a ſans doute des droits bien puiſſans ſur un cœur généreux.

BASINE.

A ma tendreſſe, Clotilde, il ne put rien ajouter... juge de l'empire qu'il avait ſur mon ame.

CLOTILDE.

Mais ce Briomer dont je vois votre ame ſi charmée, tout grand, tout généreux qu'il eſt, l'oſerai-je dire, Madame, & frapper votre oreille de ce nom?... Il n'eſt qu'un ſoldat.

BASINE.

Mon pere dédaignerait, à juſte titre, un ſoldat qui n'aurait que ſa valeur; la fierté des Rois n'admet à leur rang que leurs égaux; mais ce ſoldat, Clotilde, eſt ſon libérateur; il s'eſt montré l'appui, le vengeur, le ſoutien de ſon Etat. L'as-tu bien vu? L'as-tu bien obſervé? Sous un caſque modeſte, as-tu pris garde à ſes traits? Crois-tu que ce ſoit-là un mortel ordinaire? Si tu l'as bien vu, jamais le Ciel ſur le front des humains n'im-

prima plus de grandeur & de majeſté ; & ce ſoldat, Clotilde, ce ſoldat, puiſqu'ainſi tu le nommes, ſais-tu tout ce qu'il eſt ?

CLOTILDE.

Le Ciel en lui accordant tout, grace, fierté, nobleſſe, n'a ſemblé lui refuſer qu'une haute naiſſance.

BASINE.

Va, moi ſeule ai retardé le cours glorieux de ſes deſtins inconnus à tout autre qu'à moi ; moi ſeule ai retenu ſes pas à la Cour de mon pere ; moi ſeule l'ai fixé loin de la carriere brillante où il brûlait de s'élancer... tu ſais qu'il oſa m'aimer...

CLOTILDE.

Il aſpirait à vous plaire, mais cet excès d'honneur, vainement brigué par des Rois, lui ſerait-il réſervé ?

BASINE, *à part.*

Cri du cœur, voix puiſſante du ſentiment, rentre & cache-toi dans le fond de mon ame !

CLOTILDE.

Pour la premiere fois, vous me taiſez vos ſecrets...

BASINE.

Qu'ils s'écoulent lentement ces jours où la juſtice des Dieux doit triompher ! ce jour où la Patrie entiere ſe joindra à leur puiſſance pour défendre la cauſe d'un Héros !... Sans doute il entend ma voix ; elle répond à la ſienne... Attends, chere Clotilde, attends le jour d'une éclatante victoire ; & tu appelleras d'un nom digne de lui, le mortel que je n'ai jamais rougi d'aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EGIDIUS, GONTRAN, TULLUS.

EGIDIUS.

LA fortune eſt pour moi, cher Contran ; tu m'as préparé ſes plus illuſtres faveurs ; elles retomberont bientôt ſur toi. Les troupes que m'envoie le pere de cette Princeſſe, & qui ont ſuivi ſes pas, me ſont un double garant de la victoire. Elles appuyeront les ſuffrages qui me ſont promis, & contiendront ceux dont la bouche ne ſerait pas ſincère. Ton adreſſe enſuite a fixé les eſprits de ce Peuple inconſtant. On le conduit par des promeſſes, & l'eſpérance a ſur lui plus d'empire que des bienfaits réels. Employons toujours ce puiſſant reſſort ; il eſt ſûr, il ne trompe jamais. C'eſt de la hauteur où je ſuis que l'on voit combien il eſt facile de gouverner ce Peuple ; habile à me parer de dehors ouverts, j'ai feint de n'agir que pour lui. Ce Peuple, avide de ſe nourrir d'illuſions, vous ſait gré des moindres careſſes ; & mille acclamations qui ſe multiplient ſans cauſe, payent un ſtérile coup d'œil. Je ſais comme il le faut tromper... Childeric, dès long-temps oublié, dort dans la tombe, ou languit malheureux dans un coin de la terre. Le farouche Carloman m'oppoſe en vain ces fantômes de loix, barrieres impuiſſantes que renverſe le fer des ſoldats. Malgré lui, je triomphe, je monte & m'aſſieds au rang des Rois.

TULLUS.

Mais daignerez-vous vous rappeller, Seigneur, qu'au-

trefois la fierté Romaine eût rougi d'ambitionner un Trône ; & que ce rang, que vous briguez, fut dédaigné par ces Républicains qui traitaient les Monarques en ſujets, & non pas en égaux ?

EGIDIUS.

Cette liberté mâle qui excitait les courages à fouler aux pieds les Sceptres de l'Univers, n'exiſte plus, Tullus ; & puiſqu'elle nous a été ravie, il ſerait inſenſé d'adopter ces vertus antiques qui ne ſont plus pour nous que de vains exemples, ou d'inutiles noms ; ces vertus convenaient, ſans doute, à la Grèce floriſſante, à Rome dans ſes beaux jours, dans ces temps fortunés où chaque Citoyen, libre par la loi, en répandant ſon ſang pour l'Etat, s'immolait pour ſa propre famille ; mais ce vaſte édifice, que la valeur la plus extraordinaire n'avait élevé qu'avec le ſecours des ſiècles, la ſuperbe Rome ayant ployé ſous des Maîtres, elle abandonna ſes mœurs héroïques, remparts de ſa liberté. Un indigne eſclavage courba tout à la fois les eſprits & les caractères. L'heureuſe politique de nos Céſars ſut forger les chaînes d'un ſourd deſpotiſme plus dangereux, ſans doute, que les fureurs ouvertes de la tyrannie. Ce ne ſont plus ces invincibles légions qu'animaient la gloire & la liberté ; ce ſont des eſclaves qui ſervent follement une autorité chancelante, & non moins terrible, qui va les écraſer le lendemain. Eh ! que ſont aujourd'hui nos Empereurs ? Des hommes plongés au ſein des voluptés molles, dominés par des femmes, ou par des Miniſtres plus vils encore. Ils ignorent la guerre ; ils fuyent les travaux ; ils ne ſavent que dicter ces ordres violens & ſanguinaires qui caractériſent la crainte & la ſtupidité. Chacun ne ſert plus que l'idole de ſes paſſions. Tel eſt l'homme, en ces temps corrompus. Le connaître eſt l'étude des Rois. C'eſt à cette ſcience que je devrai bientôt le Sceptre que j'attends. L'imprudent Childeric, ſi ſavant dans l'art des combats, ignorait le grand art de régir les humains. Il briſait leur orgueil, au lieu de le ployer en ſilence ; & l'orgueil révolté eſt un reſſort qui revient avec plus de violence déchirer la main qui le

tenait comprimé. Je remarquai ſes fautes ; & flattant les murmures des mécontens, je ſus par degrés aigrir, enflammer les eſprits. Bientôt on tourna les yeux ſur moi ; on m'appella comme un libérateur ; & je ſus regagner par la ſeule prudence, ce qui avait coûté à Mérovée de ſi longs efforts, & tant de flots de ſang inutilement prodigué dans les combats. Je tiens les rènes de l'Etat chez un Peuple ennemi ; je n'ai point de rivaux. La voix des ſuffrages m'environne, & m'annonce le pouvoir ſuprême ; mais je croirai n'avoir rien fait, tant que le Diadême, ſigne heureux de la Royauté, ne ceindra point mon front. Le Conſeil qui s'aſſemble m'eſt vendu, tant par la haine qu'on porte à Childeric, que par l'or que j'ai ſu répandre. J'y braverai Carloman. Pour échauffer les cœurs, il n'a que le ſimulacre de ces loix antiques qu'il réclame ; moi j'ai les paſſions ; & de ces deux moyens tu connaîtras toi-même, ami, quelle eſt l'extrême différence.

TULLUS.

Mais ſouvent ſous le Trône un abîme eſt placé : il s'ouvre à l'inſtant même où la ſécurité nous trompe ; on s'étonne de ſa chûte, mais elle eſt prompte, & toujours à craindre, ſur-tout quand le Trône uſurpé n'a pas ces ſoutiens inébranlables qui dépendent plus de l'opinion, que de la force des armes. Comment graver dans les eſprits le ſceau de votre nouvelle puiſſance ? Aujourd'hui cimentée, elle peut s'écrouler demain. Je m'enfonce dans l'avenir qui doit toujours être vivant devant l'œil du politique ; & ſi Childeric reparaiſſait ; ſi, ſortant du tombeau, il venait tout-à-coup à réclamer la Couronne ?

EGIDIUS.

Il ſerait bientôt enveloppé des gens qui me ſont vendus, il ne m'échapperait pas. J'ai fait ſemer le bruit que Childeric eſt mort ; j'ai préſenté des témoins impoſteurs, toujours prêts à affirmer ; l'un d'eux même a juré en face des Autels & des Tribunaux, que, dans la Germanie, le fer avoit tranché le fil de ſes jours. Quoique de tels rapports ſoient vulgaires & groſſiers, il n'en faut

faut pas davantage pour en impoſer à un Peuple né crédule...

TULLUS.

Mais les Grands, qu'éclairent de près de ſi vifs intérêts, & qui, Peuple dans toute autre occaſion, ne peuvent tomber ici dans ces piéges communs, dont ils ont vu tant d'exemples...

EGIDIUS.

Je leur propoſe une égalité qui les ſéduit, mais que je détruirai bientôt. Je ſais que le mot de *liberté* fait toujours prendre l'ombre pour l'objet réel. J'uſe de ce mot puiſſant; ainſi l'on donne facilement le change aux eſprits les plus ſuperbes. Une fois monté ſur le Trône, j'offre ma main à cette Princeſſe altiere, qui depuis quelque temps embellit cette Cour, & vers qui toute la Nation élève ſes regards, comme la jugeant ſeule digne de partager une couronne. Peu ſoumiſe à l'amour, ſon ame eſt trop au-deſſus des humains pour n'être pas ambitieuſe. Le Trône de la France doit plaire à l'orgueil de ſes appas; & ſur quel autre Trône pourrait-elle s'aſſeoir avec plus de gloire & de majeſté? Tu ſais que l'ambition fut toujours ma ſeule & unique paſſion; tu ſais qu'elle l'emporte ſur ce ſentiment efféminé fait pour les ames vulgaires, & dont j'ai toujours bravé la puiſſance. Je m'unis à ſon pere d'un nœud politique; il eſt plus fort que tout autre; il protégera le Trône de ſon gendre contre les orages qui pourraient le menacer; il le protégera lui-même; mais, malgré ces avantages, c'eſt le Diadême au front que je veux lui envoyer l'hommage d'un Souverain, bien ſûr alors de ne point eſſuyer des refus.

TULLUS.

Je vois avancer les flots de ces guerriers, dont les voix vous ſont vendues; & qui, joignant l'audace à la baſſeſſe, contiendront par leurs clameurs effrontées le reſte du Conſeil; à qui la vertu, malgré ſa perſuaſion intime, ne donnera qu'une voix faible & timide... N'êtes-vous pas étonné vous-même de l'aſcendant que vous avez pris ſur les premiers, & du vil ſalaire auquel ils ont réduit

leurs ſuffrages ? On dirait qu'ils ſe connaiſſent eux-mêmes. Leurs Chefs ſont livrés du moins à la haine. Sunnon, Brennus, Arons, ſuivent les mouvemens de leur inimitié orgueilleuſe ; mais eux, ils n'entendent pas même les inſpirations de leur baſſe cupidité.

EGIDIUS.

Je les flatte & les mépriſe ; je briſerai ces inſtrumens ſerviles dès qu'ils auront accompli mes deſſeins. Je penſe comme toi. Je n'ai rien à craindre de ces hommes dont la vertu impuiſſante ſe perd dans une pompeuſe & ſtérile éloquence. Trop ſatisfaits de ſavoir ou de pouvoir parler, ils imploreront enſuite ma clémence, moyen politique dont je me réſerve l'avantage & la gloire. Ami, tu vas ſavoir, quand on a ſondé le cœur des humains, ce que ſur eux on peut entreprendre.

SCENE II.

EGIDIUS, CARLOMAN, SUNNON, BRENNUS, ARONS, GONTRAN, TULLUS, OFFICIERS FRANÇAIS, GARDES FRANÇAIS ET ROMAINS.

EGIDIUS.

INtrépides Guerriers, vous dont les mains juſtes & courageuſes ont abaiſſé l'orgueil d'un Tyran, & qui par ce grand & mémorable exemple avez appris à tous les Rois ce qu'ils doivent aux Nations ; vous ſavez que celui à qui vous avez accordé le périlleux honneur du Gouvernement, a toujours reſpecté vos auguſtes privilèges, vous ſavez avec quel courage il les a maintenus. Rendez-moi cette juſtice, Français, qui m'avez vu combattre ; & vous qui, loin des batailles, préſidez aux paiſibles conſeils où ma voix fortifiait celle de la liberté, élevez tous la voix, & dites ſi j'ai prévariqué, ſi j'ai ſervi avec molleſſe, ſoit de la parole, ſoit de l'épée, l'auguſte cauſe nationale. Mais ſi la Patrie que j'ai défendue avec amour, j'oſe le dire, me doit quelque reconnaiſſance, ſouffri-

rez-vous que le Chef d'un Etat où les devoirs ſont ſi multipliés, n'ait pas ce titre accrédité qui en impoſe aux autres & à lui-même? Il eſt un rang connu chez toutes les Nations policées, que j'oſe demander pour prix de mes travaux. On voit régner les Goths en Eſpagne; le puiſſant Genſeric gouverne l'Italie; l'Armorique eſt ſoumiſe au ſceptre d'un Breton; la Bretagne vient d'adopter des Rois Saxons; & nous, qui les ſurpaſſons en généroſité comme en valeur, laiſſerons-nous échapper un auſſi grand avantage? Dépoſitaire de la force publique, un Roi la dirige avec plus d'activité & de vigueur contre l'ennemi de l'Etat. C'eſt un bien qu'il défend. Plus vigilant & plus terrible au dehors, il a tous les moyens de vaincre & d'augmenter la force nationale. Voyez ces fiers Germains dont vous êtes ſortis. Ils ont élevé des Rois au-deſſus d'eux, & dès ce moment ils ont compté leurs jours par des conquêtes. Un Etat s'agrandit par l'ame d'un ſeul homme; & pour porter la France au point de ſplendeur où elle peut s'élever, c'eſt un Monarque, amis, qui doit la régir d'une main forte & libre. Vous préviendrez ainſi ces factions qui déchirent le ſein des autres Royaumes; qui ont déchiré le vôtre lorſque le ſang coulait à la moindre querelle, & pour d'obſcures inimitiés. Un Empire n'eſt actif & vivant qu'animé par une volonté unique, qui réprime, qui étouffe les paſſions particulieres, pour n'en former qu'une ſeule grande & généreuſe, le Patriotiſme. Pénibles & importantes fonctions du Diadême, dont j'ai toujours fait mon étude, je répondrais de vous remplir; mais je ne ſuis pas le ſeul ici doué de ce courage qui s'enflamme à la vue du bien public. Qu'importe que ce ſoit un autre ou moi? Il vous faut un Souverain, Français! qu'on le nomme, je me proſterne à ſes pieds; je lui porte mon hommage, & je cède ce fardeau honorable à celui qui en ſera le plus digne à vos yeux.

CARLOMAN,

Puiſque l'âge & le rang me donnent le droit d'élever ici la voix, & qu'un ſilence criminel s'étend ſur cette nombreuſe aſſemblée, contre un tel attentat je ferai ton-

ner le cri des Loix. Que ma voix ne ſert-elle avec plus de force ma profonde indignation ! Mais dans ces aſſemblées, où la Loi eſt vivante, où chacun lui doit hommage, on la reconnaîtra ſans doute ; &, malgré les complots ténébreux, & les complots ouverts, voici peut-être le jour de ſon triomphe... Egidius, détourne cet œil irrité ; je brave ta vengeance ; & dût-il m'en coûter la vie, ce n'eſt pas la mort que je redoute ; je crains plutôt l'éternel deshonneur de ma Nation ; je crains la ruine fatale des Loix ; & le mépris que l'on en fait me conſterne plus que ſi on voulait les noyer dans le ſang. Quoi ! même ici la liberté publique trouve de lâches adverſaires, qui ne frémiſſent pas de livrer leur poſtérité à l'eſclavage !... De quel droit prétends-tu régner ? Toi, né dans Rome ; toi, nourri dans les entrepriſes de ſon génie deſpotique & corrompu ; toi, étranger : & ce nom ſeul ſuffit pour te proſcrire : Par quelle erreur inconcevable prétends-tu renverſer la Loi de Pharamond ? cette Loi qui établit l'indépendance du Diadême, & ſes droits inviolables ? Si la Nation a cru pouvoir dépoſer le pur ſang de ſes Maîtres, ce crime retombe aujourd'hui ſur elle ; mais le droit des Rois ſubſiſte à jamais, celui de Childeric n'eſt pas éteint. Il n'eſt point dans la tombe, comme l'impoſture le publie. Les Dieux défendent le front des Monarques contre le fer des aſſaſſins ; il vit, il reviendra armé du tonnerre ; il remontera ſur le Trône qui lui appartient, & jamais tu ne pourras t'y aſſeoir que ſous le titre d'uſurpateur. Oui, frémis ; pluſieurs Grands n'ignorent pas ſous quel Ciel reſpire Childeric... Les Scythes, nos braves aïeux, nous ont tranſmis une Loi que nous chérirons conſtamment ; elle fut adoptée par le Fondateur de cet Empire ; de tout joug étranger cette Loi nous délivre. Telle eſt la baſe immuable qui prépare la future ſplendeur de ce Royaume. La liberté des ſuffrages eſt la ſuite de cette Loi ſacrée. Elle ne nous eſt pas enlevée, me diras-tu ? Et que fait donc cette garde en ces lieux répandue ? Pourquoi ces lances ? Que veulent ces Romains ? Que prétendent ces ſoldats armés de fer dans le paiſible ſanctuaire des Loix ?

D'un côté, de perfides ſujets ; de l'autre, de lâches citoyens, des cœurs vendus à l'or, ou glacés par la crainte : voilà donc ma Patrie ! Le ſimulacre de la liberté, déguiſe le monſtre hideux de la tyrannie ! Ma voix ſeule oſe retentir ſous ces voûtes, & ſe perd lamentablement au milieu d'un lugubre ſilence ; ſilence de mort pour les vrais citoyens ; quel tableau plus redoutable ! Et tous les jours, les priſons, l'exil, les ſupplices, n'enlèvent-ils pas à nos yeux quelques fidèles citoyens ? Français, choiſirez-vous encore pour Maître un étranger que précèdent les faiſceaux & la hache meurtriere ? Voilà l'eſſai de ſes fureurs, & de ſon audace.

EGIDIUS.

Je ne repouſſerai ces lâches impoſtures, que pour leur oppoſer un pardon généreux. Ne crains point pour tes jours, vieillard faible & hautain, tu produis l'accent de la haine ; je me ſens au-deſſus d'elle, & j'ai toujours méconnu la vengeance ; la Nation ne réglera point ſur tes clameurs, le ſalaire qu'elle doit à mes exploits. Je ne m'enorgueillis point de ce que j'ai fait pour elle. Le Ciel a ſecondé mon bras, & je lui rends graces, Citoyens, de vous avoir ſauvés du joug qui vous menaçait. S'il a éclairé mon eſprit, enflammé mon courage ; ſi mes mains, qu'il guidait ſans doute, ont conſommé l'ouvrage de votre gloire, c'eſt que ce Ciel qui vous voyait d'un œil d'amour, voulait que des intérêts auſſi chers ne fuſſent point trahis. Ils ne l'ont pas été. Honoré d'un pouvoir étendu, mais néceſſaire, mais utile à tous, ſi je l'ai tourné contre le crime & la ſédition, c'eſt en forçant la clémence de mon cœur ; c'eſt en enviſageant que le maintien de vos Loix m'avait été remis ; que la faibleſſe alors devenait un attentat contre le repos public. Le repos a régné, vous le ſavez, & le coupable ſeul a pu élever des plaintes. J'ai frappé en détournant les yeux ; j'ai vengé la Patrie, & jamais ma perſonne. Vous voyez ce que l'on oſe contre moi ſans danger. En était-il de même ſous ce Roi que l'on affecte ici de regretter, que l'on fait ſortir de la tombe qui l'enferme, ſous ce Monarque dont l'orgueil enflé de quelques vic-

toires n'avait plus de bornes ? Rappellez-vous ce temps ; où Maître impérieux & ſuperbe, il humiliait les ſoutiens de ſa grandeur ; où froidement cruel, il était inacceſſible aux remontrances, aux gémiſſemens de ſes Sujets ; où il ſuivait les caprices de ſa volonté, comme les règles immuables de la Juſtice. Mes maximes ont la gloire d'avoir été oppoſées aux ſiennes ; je ne veux tenir le glaive, que pour maintenir l'égalité de vos droits, que pour enchaîner les déſordres particuliers, principes ſecrets de la deſtruction des Etats. Une Loi s'oppoſe à ce que ce pouvoir heureux me ſoit confirmé ſur les degrés du Trône. Ce Trône eſt-il plus auguſte que celui de l'Empire ? Magnence étoit Français, il reçut le titre d'Empereur ; & moi Romain, je ne pourrais aſpirer au Sceptre de la France, moi qui, dévoué à tous vos intérêts, & prodigue de mon ſang, ai renoncé à ma Patrie pour adopter la vôtre ! Quelle Loi que celle qui vous enchaîne, & qui vous condamnant à l'ingratitude, vous ôte les moyens de récompenſer ceux qui vous ont ſervi, pour vouer une ſtupide fidélité à des Maîtres qui penſent ne vous rien devoir ? Sera-ce ainſi que vous aurez de puiſſans défenſeurs, & que vous propagerez ſur le Trône la race des grands hommes ? Ne craignez plus les excès du pouvoir arbitraire. Childeric eſt mort ; la Nation eſt libre, & vos droits triomphans. Près du Trône avec moi, Guerriers, Magiſtrats, & Citoyens, je veux vous faire aſſeoir. Admis à mes Conſeils, Interprètes du Peuple, Organes des Loix, vous ſerez les dépoſitaires de la félicité publique... Qu'il me ſera doux de méditer avec vous ſur ces grands intérêts qui élèvent, qui attendriſſent l'ame, de concilier d'un commun accord le bonheur d'un vaſte Empire ! Mais ſi la Couronne ſur mon front excitait vos alarmes, ſi le nom de Roi paraiſſait menacer vos libertés qu'il protégerait plutôt, je renonce à ce titre, j'abjure mes demandes ; j'immole mes prétentions, quoique jugées légitimes à la face des Nations ; il me ſera du moins permis ſous tout autre titre de vous ſervir & de mes conſeils & de mon épée.

SUNNON.

Non, Seigneur ; non, Carloman ne ſera point entendu. La faibleſſe de l'âge lui dicte ces terreurs, & nous les rejettons. Des clameurs emportées ne borneront ni notre juſtice, ni notre vengeance. Que juſqu'au nom de ce Maître inſolent qui n'a point ſu ménager nos droits ni l'honneur du Peuple Français, que le nom de l'ingrat Childeric périſſe & meure dans l'oubli ! Que l'affront qu'il a fait dans ma perſonne à toute la Nation, vive pour embraſer tous les cœurs d'un juſte & durable courroux ! Nous attendons de vous, Seigneur, des Loix généreuſes qui nous faſſent chérir notre Souverain... Aſſez & trop long-temps nos cœurs ont été attiédis par le mépris, fatigués par la haine ; faites-nous connoître l'amour & le reſpect ; & venez dès aujourd'hui dans le Temple recevoir nos ſermens.

BRENNUS.

Règnez, Egidius.

ARONS.

Oui, ſoyez notre Roi.

CLOTAIRE.

Commandez, & nous obéirons.

CARLOMAN.

O mes Dieux !... Quoi ! Childeric... Quel outrage à ce grand homme !... Egidius règne ſur nous... Avons-nous donc mérité de naître pour la ſervitude ? avons-nous reculé devant les glaives ennemis ?... Citoyens, qui m'écoutez ! au nom de vos enfans, & qui auront droit un jour de couvrir de reproches les tombes de leurs peres, loin de vous une paix qui traîne l'eſclavage après elle... La guerre ! la guerre ! & qu'elle vous maintienne libres, & ſans honte aux yeux de la poſtérité !

FRANÇAIS ET ROMAINS, *d'un cri unanime.*

Qu'Egidius ſoit notre Roi.... Qu'il règne, qu'il règne !

EGIDIUS.

Je n'accepte le Trône que pour y paraître en citoyen, plus jaloux de ce titre que de ceux qu'enfante le faſte du pouvoir ; vous ſerez mes égaux ; & c'eſt ainſi que je veux conſommer l'important ouvrage de la félicité

nationale. Je vait le jurer au Temple, & me condamner d'avance, ſi jamais j'enfreins ce que ma bouche va promettre.

SUNNON.

Venez, Seigneur, venez; que le reſte impuiſſant d'un parti téméraire, ſoit confondu, & pâliſſe de rage & d'effroi!

CARLOMAN.

Arrêtez, ingrats, arrêtez...

SCENE III.

CARLOMAN, *ſeul.*

ILs ne m'entendent plus... O Dieux! recevrez-vous ces ſermens impies! Et punirez-vous quelques momens de faibleſſe, comme des forfaits! Grand Dieu! récompenſez du moins comme vous ſavez punir; ſouvenez-vous de ſes vertus... O Patrie! qu'on vient de percer de mille coups, je ne me détacherai de toi qu'après t'avoir embraſſée mourante, & avoir reçu ton dernier ſoupir... Protecteurs des Rois, ramenez Childeric, ou je meurs de douleur & de regrets!... Mais que dis-je? mourir! Ranimons l'appui qui lui reſte, faiſons ſortir de l'ombre cette confédération ſecrète qui détruira le bruit de ſa mort... Il n'a pas encore tous les ſuffrages...

SCENE IV.

CARLOMAN, BASINE.

BASINE.

QU'ai-je vu?... Un Peuple entier précipitant ſes pas; nommant Egidius, le proclamant à haute voix; & l'uſurpateur qui d'un front tranquille, d'une marche aſſurée,

rée, s'avance au Temple pour y ſouiller le Trône où fut aſſis Childeric votre Maître! Un Romain vient des bords du Tibre gouverner des Français, & les ſoumettre à ſon Empereur avili, & vous, Carloman, auſtere Défenſeur de vos Privilèges, généreux ſoutien des Loix, vous contenterez-vous d'armer les traits de la parole?.. Il eſt de votre courage de ſoulever les vrais citoyens. Il en eſt encore ſans doute; le nom de Childeric eſt toujours adoré du Peuple; c'eſt le Peuple qui fait la renommée des Rois. La force a fait taire les Loix, c'eſt aujourd'hui au fer à rétablir les droits du Peuple, & ceux du Trône.

CARLOMAN.

Dans quelle ſurpriſe, Madame....

BASINE.

Ordonne à la victoire de rendre un Roi légitime à ſes ſujets. Les dangers qui te menacent ne ſont-ils pas ceux que tu as bravés cent fois, & combien plus grand en eſt le prix!

CARLOMAN.

Je tirerai l'épée, n'en doutez pas; mais qui ſoutiendra, en ce jour, la cauſe d'un Héros?

BASINE.

Moi, mon pere, Gontran, tous les miens; & ce Peuple qui n'a point oublié la gloire de ton Maître.

CARLOMAN.

Eſt-il poſſible?.. Madame, permettez à mon étonnement de ſe manifeſter... La joie & la reconnaiſſance enchaînent ma langue... Il ſerait vrai!.. Oui... j'irai affronter les périls de la guerre; je me précipiterai à travers mille morts pour la cauſe de mon Roi; mais vous qui, dans la fleur de l'âge & de la beauté, ſemblez n'avoir conduit la Pompe Royale en ces lieux, que pour contempler l'élévation d'Egidius; vous dont il ambitionne la main, & qui avez paru... Pardonnez... Quel intérêt puiſſant vous anime en faveur de Childeric? Les Rois infortunés ont rarement des amis; & leur ſort ſur tout touche peu ceux qui règnent tranquillement à l'abri des tempêtes & loin des orages.

BASINE.

Brave Carloman, tu n'es pas le seul qui doive être étonné; mais plus d'un Grand comme toi sert une aussi belle cause. Connais-moi; s'il le faut, j'irai le sein découvert au-devant de toutes les épées; au milieu du champ de bataille, je recevrai tous les coups de la guerre: heureuse si mon sang lui rend le Trône! heureuse si mon trépas suffit pour appaiser les Dieux, & lui rendre le cœur de ses sujets!

CARLOMAN.

Achevez, Madame... Ce Héros que vous protégez... il vous est donc connu?.. Ah! ce n'est point à ses prospérités que vous venez vous associer.

BASINE.

Je le sais; c'est à ses travaux, à ses dangers. Nos destinées désormais seront invinciblement liées l'une à l'autre; & je sens que ce cœur s'en agrandit. Vois ce gage, & reconnais cet anneau...

CARLOMAN.

O prodige! l'anneau de mon Roi qui vous est confié! (*Il prend l'anneau & le baise.*) Ah! Princesse, je tombe à vos genoux; que mes larmes arrosent vos mains augustes!

BASINE.

Digne ami de mon Héros, ta grande ame m'est connue, comme la sienne... Leve-toi, & cours déployer ces étendards accoutumés dès long-temps à ombrager les palmes de la victoire; tout est prêt de mon côté; j'ai conduit sur mes pas des légions fidèles; & sous l'habit d'un soldat, Childeric lui-même va bientôt paraître....

CARLOMAN, *avec le plus grand transport.*

Qu'il paraisse... Il en est temps, Madame.. Qu'il marche à l'ombre de mes boucliers... Voici le jour de son triomphe. J'ai tout tenté pour faire manquer l'élection d'Egidius, mais voici le moment où nous répondrons avec le fer... Qu'il ne hazarde point des jours précieux.

BASINE.

Ses pas ſont meſurés ; la prudence règle ſa valeur. Il ſe ſouvient aujourd'hui de tes nobles leçons ; tu fus le guide de ſa jeuneſſe ; que ne t'a-t-il toujours écouté ! Hardi dans les combats, plus grand dans les Conſeils, où tu produis l'accent de la vérité, plein de franchiſe, de nobleſſe & de grandeur, l'ame entiere de la Nation ſemble reſpirer dans ton ſein. Que je l'aime en toi cette Nation généreuſe, qui va me devenir encore plus chere !.. Elle va s'éveiller du ſommeil léthargique où elle reſtait plongée ; & revoyant ſon Maître légitime, elle chaſſera le Chef tyrannique qu'elle était prête à ſervir.

CARLOMAN.

Où eſt-il, mon Roi ? que je le voie, & que je meure...

BASINE.

Il n'a point d'amis plus fidèles que toi, & c'eſt ſur tes cheveux blancs, c'eſt ſur ce front où ſe peint ton ame magnanime, qu'il veut arrêter ſes premiers regards.

CARLOMAN.

Je ne veux point d'autre récompenſe de mon zèle, je ſuis payé de mon amour.

BASINE.

Attends ici, & tu pourras bientôt embraſſer ſes genoux...

SCENE V.

CARLOMAN, *ſeul.*

LA face de la France va donc enfin changer. La liberté de l'Etat va renaître... O Patrie ! eſt-ce toi qui ſeras la plus forte ? Oui, je l'eſpère, & j'en crois les préſages de mon cœur... Dieux vengeurs, Dieux terribles, laiſſez-vous déſarmer par nos larmes ! elles coulent depuis long-temps. Eveillez-vous, Français ; ſortez de cette molleſſe coupable. Souffrirez-vous que cette Rome ſi fière vous impoſe impunément des loix ?... Il eſt impoſ-

ſible que vous ſoyez à la fois héros & eſclaves ; choiſiſſez... Ah ! reprenez votre gloire antique, pour reſaiſir le bonheur.

SCENE VI.

CARLOMAN, MARCOMIR.

MARCOMIR.

SEigneur, d'un juſte effroi mon ame s'eſt remplie.

CARLOMAN.

Que crains-tu ?

MARCOMIR.

Je crains qu'Egidius n'attente à vos jours ; tous vos amis, réſolus d'ailleurs de répandre tout leur ſang, ſont dans les alarmes. J'ai ſurpris un ſoldat qui vous cherchait ; ſon air eſt fier, noble, impoſant ; mais peut-être ſous des dehors heureux, il cache un cœur perfide. Incertain toutefois ſur ce qu'il peut annoncer, je veillerai ſur lui, tandis...

CARLOMAN.

Cours, cher Marcomir, introduis ce ſoldat ; c'eſt... Vole. O mon cœur, ſoutiendras-tu ce coup?.. C'eſt la plus grande félicité !... Elle m'attendait aux derniers pas de ma carriere... Je bénis les Dieux...

SCENE VII.

CHILDERIC, CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN, *allant à Childeric.*

C'Eſt lui !... C'eſt mon Prince !... Ah ! Seigneur... Quel inſtant ! Je ſuccombe.

CHILDERIC, *l'embraſſant.*

O mon Pere !

CARLOMAN.

O mon Roi!

CHILDERIC.

Et toi, cher Marcomir, je te retrouve toujours auſſi tendre & fidèle! Les Rois malheureux ont donc encore des amis!

MARCOMIR, *baiſant les mains de Childeric.*

Ils en ont toujours, Seigneur, quand ils ont vos vertus.

CARLOMAN.

Prince, ſavez-vous de quels périls vous êtes environné? Savez-vous qu'un Romain, ce jour même, uſurpe votre Trône; qu'il a feint votre mort; que vos Sujets tremblans ſont prêts à conſommer le plus lâche des attentats; qu'ils l'acceptent pour maître; que bientôt dans le Temple, levant l'étendard de la rebellion, les Grands vont commander le crime à ce Peuple abattu? Eh! qui combattra pour nous?

CHILDERIC.

Les Dieux & l'amitié.

CARLOMAN.

Il vous reſte un parti peu nombreux à la vérité, mais pénétré d'amour, & dévoué à votre auguſte perſonne... Voyez les noms de ceux qui veulent mourir pour vous. (*Il lui donne un papier.*) Pluſieurs d'entr'eux, ſi je l'oſe dire, Prince, auraient cependant quelques reproches à vous faire...

CHILDERIC.

Tu m'attendris... Ta noble franchiſe... Cher ami de mon pere, tu me revois; mais que mon cœur eſt changé! Exercé à braver l'infortune, à ſoutenir d'un œil égal tous les coups du deſtin, je crois aujourd'hui pouvoir remplir dignement les devoirs qu'impoſe la royauté. Que n'ai-je retenu la plus fréquente de tes leçons! que la modération eſt la premiere vertu des Souverains; qu'ils doivent ſe dompter pour ſavoir commander aux autres. Formé par l'adverſité, ce grand maître de l'homme, rien ne peut m'ébranler; je deſcendrai, s'il le faut, au tombeau, avec le même front que je remonterais ſur

le Trône; je ne veux être Roi que pour être juſte; le bonheur de mes ſujets, voilà mon ambition. Ils me connaîtront enfin; c'eſt alors que la Nation, douée d'une force invincible, ne repréſentera plus qu'un pere uni à ſes enfans. Je m'arrête ſur cette attendriſſante image, & mon cœur s'émeut délicieuſement. Un traître, armé d'audace, a pu gagner quelques Grands, ſes complices; mais j'aurai pour moi le Peuple; il eſt juſte & ſenſible; il diſtingue le Roi qui aime la Patrie, & qui lui conſacre ſes travaux, de l'ambitieux qui veut la ſoumettre par artifice. Eh! n'ai-je point aſſez payé quelques momens d'erreur? Tous les cœurs ſeraient-ils fermés? Non. Les Français ſachant que j'ai repris les ſentimens qui caractériſent un Monarque, s'animeront tous pour le ſang de leurs Rois.

CARLOMAN.

Marcomir a déja excité à la vengeance tout ce Peuple, qui commence à ouvrir les yeux ſur le bord des précipices. La vengeance aſſoupie eſt plus terrible à ſon réveil. Déja votre nom les raſſemble; il eſt le ſignal du grand coup qu'on va porter; vos traits ſont trop chers pour être long-temps méconnus; à votre aſpect le glaive ſortira du fourreau, & ſe plongera dans le ſein des complices de la tyrannie... Quel cœur ne ſeroit ému en vous voyant réclamer le Trône de vos Peres? La foule des vrais Citoyens, en environnant le Roi, en le protégeant de leurs corps, ſauront vaincre ou mourir.

CHILDERIC.

J'eſpere en toi; tu donneras l'exemple de la fidélité & de l'héroïſme. Où réſide la perſuaſion, ſi ce n'eſt ſur les lévres de la vertu? Je puis braver l'inſolence du crime; l'adroite calomnie a profité de mon abſence pour tenter de flétrir ma vie... Je la ferai pâlir de honte; je ſerai juſtifié aux yeux de l'Univers; mes ſujets reprendront l'antique vertu de leurs ancêtres, & le courage digne du ſang des vainqueurs des Gaulois... Le Ciel me laiſſera le temps de récompenſer ces généreux Citoyens... Non, je le jure à la face des Dieux, l'Univers ne me verra point ingrat. Dans chacun de mes ſujets je verrai

mon appui... A leur tête, amis, marchons venger mes droits, mon honneur & l'amour...

CARLOMAN, *avec ſurpriſe.*

L'amour! ... Dans la bouche de tout autre que vous, Prince, ce mot m'intimiderait; mais dans la vôtre, j'en conçois un flatteur augure; il ſera le ſignal d'une plus rapide victoire.

CHILDERIC.

Oui, qu'Egidius tremble... Il a oſé, dit-on... Ah! connais celle à qui je dois mes vertus, ce courage modéré que je ne connaiſſais pas; cette grandeur affable, ſi néceſſaire à mon rang... Non, jamais tes conſeils, la raiſon, mon exil, mes malheurs ne m'en ont tant appris qu'un regard de Baſine; regard éloquent, qui porte & qui imprime la vertu juſqu'au fond des cœurs...

CARLOMAN.

O mon Prince! à ſes genoux je ſuis déja tombé...

CHILDERIC.

Tu connaîtras cette ame tendre & ſublime, ce mêlange de grandeur & de graces que rehauſſe le charme d'une bonté naïve & populaire. Le courage altier a pris les traits de la beauté touchante. Ah! ſans doute, elle eſt faite pour régner ſur ce Peuple, & pour en exciter l'idolâtrie. Le ſourire d'un Peuple ſenſible qui l'environne avec confiance, voilà ſon triomphe, ſes plaiſirs & ſa gloire; elle me gagnera tous les cœurs, & les plus rebelles... Après qu'un règne injuſte eut cauſé ma diſgrace, je ſentis le vuide de mon fol orgueil. Ces flatteurs, qui font haïr les Rois, m'avaient abuſé; mon cœur me révéla leurs perfidies & mes torts. Sans ſecours, & privé des lumieres dont je ſentis trop tard la néceſſité; fuyant chez l'Etranger, eſcorté de mon ſeul courage; à force de conſtance, de Roi je devins homme. Oui, je ne le fus que de ce moment. Je connus tous les revers qui peuvent fatiguer une ame affermie; & ce que j'ai ſouffert, amis, adoucira dans tous les temps les deſtins de l'infortuné. Je ne l'oublierai point en me rappellant l'image de mes malheurs paſſés. Dans la Thuringe enfin le ſort me conduiſit; je choiſis le nom de Briomer,

& je pris rang parmi les guerriers. La franchiſe courageuſe eſt la premiere des vertus chez ces nobles Germains; leur candeur accueille & chérit le mérite privé d'éclat. Elle bannit les décorations de la vanité; & ces diſtinctions outrageantes, fléau des autres Peuples, y ſont heureuſement méconnues. Quiconque a la valeur en partage, dès-lors eſt illuſtre, & devient l'égal de ſes concitoyens: c'eſt le droit le plus cher, le plus révéré; on y compte les faits & non les aïeux. Dans un combat, j'eus le bonheur de ſauver la vie au Monarque, qui ne ſe diſtinguait des autres guerriers que par la peſanteur de ſon bras. La reconnaiſſance de la Nation rendit mon nom l'égal des plus grands noms. Déja mon cœur, bleſſé par l'amour, avait oſé porter ſes vœux ſecrets juſqu'à l'oreille de l'adorable Princeſſe. Elle ne punit point ma témérité. Admis à la Cour de ſon pere, je la voyais chaque jour; j'adorais ſa beauté, j'adorais ſes vertus, peut-être, hélas! bien connues de moi ſeul. Son cœur était né trop vrai pour n'être pas généreux. Elle n'eut point recours à cette froide diſſimulation, partage des ames vulgaires. L'amour dans un grand cœur eſt au-deſſus de la feinte.... Ami, j'ai joui dans mon exil de la volupté la plus touchante qui puiſſe appartenir au cœur humain; j'ai joui de la volupté rare & céleſte de ne point devoir au titre de Roi un cœur que je voyais ne ſe donner qu'à moi; un cœur ſans détours, que mes regards enchantés pénétraient à loiſir pour y découvrir chaque jour de nouveaux tréſors. Elle m'a aimé ſans Sceptre & ſans Couronne; elle a quelquefois gémi de ſon rang, qui établiſſait entre nous des diſtances inhumaines; elle a quelquefois ſouhaité que le ſort l'eût fait naître libre d'elle-même; & quand je lui eus révélé qu'un Trône m'appartenait auſſi, celui de l'Univers n'aurait pu rien ajouter au ſentiment de cette ame conſtante & vraie.

CARLOMAN.

Mais ſon pere, Seigneur, eſt-il inſtruit de votre nom & de vos deſſeins?

CHILDERIC.

CHILDERIC.

Ce ne fut qu'au moment de mon départ que je rompis le ſilence. J'ai prolongé l'illuſion que m'inſpirait l'amour, non moins que ma ſureté. J'avais étudié, j'avais pénétré le ſecret de cette Cour ; j'étais ſûr que le Roi, dans le fond de l'ame, aimait peu les Romains, ſuperbes protecteurs, dangereux alliés, & toujours prêts à parler en maîtres ; j'expoſai mon vrai nom, j'expoſai mon amour. Le Roi, ſurpris & charmé, me ſerra dans ſes bras, & rendit mille fois grace aux Dieux. Il m'aimait, il adorait ſa fille ; il me nomma, en pleurant de joie, le ſoutien de ſon Trône, l'eſpoir de ſa vieilleſſe. « Partez (me dit-il) jeune Héros ; le prix eſt prêt, ſa» chez le conquérir. L'alliance la plus utile entre deux » Etats voiſins, va s'accomplir d'une maniere durable & » ſolemnelle ; c'eſt à l'Autel de votre Hymen que la ſan» glante diſcorde frémira enchaînée pour pluſieurs ſiè» cles ; je vous donne des Soldats qui, ſous le nom d'Al» liés, n'obéiront qu'à vous ; ils ſeront loin de paraître » ſuſpects. Je ſers & l'intérêt de la France & la cauſe des » Rois ; & bientôt ma fille elle-même, ſous prétexte de » parcourir les Royaumes voiſins, accompagnée de cet » appareil qui environne les têtes couronnées, ira juſ» ques dans le Palais d'Egidius, renverſer ſon audace, & » ſoutenir vos droits. »

CARLOMAN.

Favoriſez, grands Dieux, la plus juſte entrepriſe ! Tout mon ſang bouillonne, mon cœur palpite... Jamais la Renommée n'aura rien publié dans l'Univers avec plus d'éclat & de gloire ; jamais ſa voix éclatante n'aura careſſé d'une maniere plus flatteuſe l'oreille des Peuples les plus éloignés ; l'Univers redit toujours, avec de nouveaux tranſports d'alégreſſe, les vertus & le triomphe des jeunes Rois.

CHILDERIC.

Ce Monarque qui, ſous un front guerrier, cache la profondeur d'un politique, & qui poſſède cet art ſi neceſſaire avec les Romains, ſous l'apparence d'envoyer des troupes auxiliaires à Egidius, m'a fait eſcorter juſ-

qu'aux portes de Tournai, & ces troupes ſeront à mon commandement au premier ſignal. Il m'a révélé que ce Gontran, qui paraiſſait dévoué à l'uſurpateur, était le ſecret & inviſible agent de la Cour de Thuringe; qu'il avait ſu captiver la confiance d'Egidius, mais pour mieux l'immoler à ſon Maître. Le Patriotiſme eſt encore une vertu des Germains; il brûle dans leur cœur, & leur fait tout entreprendre pour la gloire de leur pays. Il a écrit ſous mes yeux une lettre que je lui remettrai ſans témoins, & cette lettre, ami, contient l'ordre de m'obéir, & de tout ſacrifier à mes ſeuls intérêts.

CARLOMAN.

Gontran ſerait ſans doute un ſoutien néceſſaire, & le reſſort le plus actif de notre parti; mais qui vous répondra de ſa fidélité, ſi elle était engagée à celui qui parait ſon vrai Maître? Qui ne rougit point d'une premiere trahiſon, rougit encore moins d'une ſeconde. On a vu ces inſtrumens ſerviles de la politique ſe vendre alternativement, ſelon les poids qui faiſaient pancher la balance. M'en croirez-vous, Seigneur? Il ſerait de la prudence de ne rien haſarder. Attendons le ſuccès de nos premiers deſſeins. Laiſſez ſur-tout à mon œil le ſoin de ſonder ſon cœur. Si c'eſt un traître, il ne m'échappera point... Dans ce Palais cependant ma frayeur eſt extrême; il ſeroit temps de quitter ce ſéjour...

CHILDERIC.

Ne crains rien, l'infortune a trop changé mes traits... Marcomir lui-même, malgré ſon ame patriotique, ne m'a point d'abord reconnu. J'ai trompé la vigilance de mes ennemis. Un âge plus robuſte, un caſque de ſoldat, le bruit de mon trépas, tout fait ma ſureté.

CARLOMAN.

Vous calmez mes terreurs. Oui, moi-même, ſi mon cœur n'eût parlé, j'étais prêt de vous méconnaître.

CHILDERIC.

J'ai retrouvé des amis. Je rends grace au Ciel de mes longs malheurs. Sans eux je n'aurais jamais ſu combien je ſuis aimé.... C'eſt l'infortune qui m'en inſtruit....

CARLOMAN.

Adieu, cher Prince. Je vais tout diſpoſer. Vous ne quitterez ces murs que pour y rentrer en Vainqueur & en Maître. Quand la bienfaiſance règne, l'amour des ſujets enfante des miracles... (*à Marcomir.*) Toi, veille ſur ton Roi.

SCENE VIII.

CHILDERIC, BASINE, MARCOMIR *dans le fond du Théâtre.*

CHILDERIC.

NOn, il n'eſt point de ſéjour qui puiſſe me devenir funeſte, où vous daignerez, illuſtre Princeſſe, me favoriſer d'un regard; il commande aux deſtins ennemis; il écarte les orages, il devient l'Arrêt du Ciel; il eſt auguſte & bienfaiſant comme lui... Ah! des maux que le ſort a raſſemblés ſur ma tête, le plus épouvantable ſeroit de perdre un cœur où brille une vertu magnanime; mais le doute ſerait un outrage; je ſuis ſûr de ſa généreuſe conſtance, comme je le ſuis de la bonté des Dieux.

BASINE.

Cher Prince, faut-il que la crainte de vous perdre touche de ſi près à la joie de vous avoir retrouvé? Seigneur! ſi l'œil perçant du ſoupçon allait vous deviner ſous le déguiſement qui vous cache! Vous êtes dans des lieux où les périls naiſſent ſous vos pas...

CHILDERIC.

Je les brave près de vous. Point d'alarmes, auguſte Princeſſe.... Je n'entre dans cette Ville que pour y régner; le Trône ou le tombeau m'y attendent, mais les Dieux & vous me ſont garans de la victoire.

BASINE.

Puiſſances du Ciel, dirigez ce généreux courage, qui ne verra les dangers que pour les braver.... Prince, ah!

que ne puis-je écarter de votre tête tous les traits qui peuvent la menacer, pour les faire retomber ſur moi ſeule!.. Si j'en crois mon attente, chacun aura mes yeux; mais quand je conſulte une tendreſſe inquiète, alors je deviens faible & tremblante.

CHILDERIC.

Les Dieux ſeront pour moi, puiſque je règne dans un cœur ſi digne d'eux. Rien ne m'intimide. Je vais me preſenter à mes ſujets: qui d'eux ne ſera point touché en voyant ſur quel front je veux poſer le Diadême?... Mais vous, Princeſſe, au milieu de mes ennemis, dans un jour qui ne paſſera point qu'il n'en coûte du ſang, dérobez-vous au ſpectacle des combats; allez m'attendre loin du tumulte qui va remplir ces murs; & ſi je ſuccombe, ſoyez aſſez loin de moi pour ne pas reſſentir tout le poids de ma chûte.

BASINE.

Qu'oſez-vous propoſer, Prince? Vous voulez qu'en m'éloignant je laiſſe votre tête expoſée a la foudre? Eſt-ce ainſi que ma foi vous eſt connue? Allez, mon ame a votre intrépidité... Quand les Grands ſeront aſſemblés, j'éleverai ma voix dans le Temple;... elle aura peut être l'éloquence qui entraîne; & ſi le parti rebelle oſait tenter quelque effort, eh bien, que l'on me donne un caſque, une lance, & je combattrai pour la cauſe des Rois... Oubliez-vous ici de quels aïeux je ſuis née?

CHILDERIC.

Ah! je ne mérite point qu'une goutte de ce ſang précieux, & que l'Univers adore, coule jamais pour moi.

BASINE.

Que ne puis-je acheter la victoire de tout mon ſang!... Allez, Prince; votre aſpect réveillera l'amour d'une Nation fidèle; votre fortune a péri, mais le Heros demeure. Le Sceptre, le Trône, le Diadême, vains ſimulacres, qui ne ſont pas la Royauté. Vous êtes Souverain ſans en avoir les marques; on vous croit dans la tombe, & vous en ſortirez comme un Dieu brillant de gloire. L'étonnement & le reſpect ſaiſiront tous les

cœurs. L'adverſité imprîmera ſur votre front un nouvel éclat ; Carloman fera tonner les Loix. Elles ſont immortelles, elles épouvantent & frappent leur téméraire deſtructeur ; elles revivent pour le punir. Elles renaîtront à la voix du Monarque fait pour les chérir & les protéger... Gontran ſera pour nous ; les armes & les ſoldats contiendront ces lâches qui ſavent ſe vendre ; mais qui ne ſavent pas être fidèles à leur propre parti. Celui d'Egidius, honteux & terraſſé par le cri des vrais citoyens, revolera vers ſon Roi légitime... Gontran va ſe rendre ici ; c'eſt moi qui dois lui remettre la lettre d'un pere : donnez. (*Childeric lui remet la lettre.*) Mon pere commande ; il ſera obéi ; il eſt ſûr de ſes ſujets, comme du cœur de ſa fille, parce qu'ils ne peuvent avoir un meilleur Maître... J'ai choiſi pour vainqueur, le plus illuſtre des Héros, & parmi des Français, au milieu d'une Nation généreuſe & ſenſible ; qui ne ſaura, comme moi, mêler l'eſtime à l'admiration & à l'amour ?

SCENE IX.

CHILDERIC, BASINE, GONTRAN, MARCOMIR *au fond du Théâtre.*

GONTRAN.

A Vos ordres, Madame, vous me voyez rendu... Mais en croirai-je mes yeux ? Briomer en cette Cour !

BASINE.

Ce n'eſt plus Briomer... Connais le Maître de ces lieux, & tombe aux pieds de Childeric.

GONTRAN.

Childeric!.. Vous, Seigneur !... Que mon reſpect, Prince...

CHILDERIC.

Oui. C'eſt lui, l'allié de ta Patrie & de ton Roi, & qui, adoptant ſes heureux projets, fait recouvre en ſon ſein toute la haine qu'on doit au génie de Rome....

Qu'elle paſſe en ton ame ; lis. (*Baſine lui donne la lettre.*)

GONTRAN, *après avoir lu.*

J'ai lu, Seigneur... Vous connaiſſez, Madame, & mon zèle & ma fidélité. Dévoué tout entier au pays qui m'a vu naître ; en paraiſſant ſervir Egidius, je n'aime & ne ſers que mon Roi ; je n'ai point rougi d'un emploi qui pouvait être utile à mon Souverain. Ma gloire eſt de remplir ſes volontés. Lorſqu'il recherchait l'alliance des Romains, j'ai ménagé leur Chef ; aujourd'hui que ſes intérêts changent, j'embraſſe avec la même ardeur ſes nouveaux projets ; je n'examine point, j'obéis... Au péril de mes jours, je ſoutiendrai ſa cauſe.

BASINE.

Je n'attendais pas moins...

CHILDERIC.

La gloire d'un projet dépend preſque toujours des momens où il doit éclater. C'eſt à l'inſtant où tous les Français ſeront aſſemblés dans le Temple, que je veux me montrer en Monarque à leurs yeux.

GONTRAN.

Ma voix vous nommera, Prince ; & celle de tous les Français répétera la mienne. Egidius, que j'endors dans une ſécurité trompeuſe, terraſſé comme d'un coup de foudre...

BASINE.

Que le plus profond ſilence trompe nos ennemis ; les Thuringiens s'uniront à la foule des vrais citoyens ; je m'écrierai : le voici, le voici, le vrai pere de la Patrie, le Héros digne de vous ; celui à qui, dans aucun temps, vous ne rougirez d'obéir ; celui dont la tête & le bras feront vos glorieuſes deſtinées. Inſtruit à l'école du malheur, il eſt digne de vous commander ; voyez le front où s'imprime cette majeſté populaire. Il eſt fait pour vous donner des loix ; il mérite les hommages & le reſpect des Peuples les plus éloignés. Les acclamations du Peuple, de l'Armée, de tous les Ordres de l'Etat, ſe joindront à ma voix. On entourera le Héros ; on baiſera ſes mains heureuſes & triomphantes ; Egidius pâlira

confondu, & reconnaîtra un Maître. (*A Gontran.*) Va, cours, aſſemble tes amis, excite leur courage; ce cœur nourrit les flammes de l'eſpoir le moins trompeur. Ma tendreſſe n'eſt plus alarmée. Il eſt des Dieux au Ciel, & de grands cœurs en France. Quand j'apperçois ſon Roi, je vois tous les cœurs voler ſur ſon paſſage, & la victoire écrite ſur ſon front.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La Scène repréſente un Temple; un Autel eſt au milieu.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, BASINE, MARCOMIR, SUNNON, GONTRAN, CHILDERIC, CLOTAIRE, BRENNUS, ARONS, ET AUTRES FRANÇAIS, SOLDATS FRANÇAIS, SOLDATS THURINGIENS.

SUNNON.

VOus tous, Guerriers, Magiſtrats, Citoyens, raſſemblés pour élire un Roi, c'eſt aujourd'hui l'acte le plus grand & le plus illuſtre de l'autorité d'une Nation. Qu'elle eſt auguſte en ce moment! Voici l'époque ſur laquelle les ſiècles futurs arrêteront des regards attentifs. Ils ſauront qu'elle a été libre dans ſon choix, & que la moindre violence n'a pu gêner la liberté des ſuffrages; qu'ils ſoient donc tous peſés au poids de l'intérêt national, & non de la force. Sortez, Soldats, & qu'aucun de vous, ſous peine de perdre la vie, n'oſe approcher du

ſeuil de ce Temple de Juſtice. (*Les Soldats Français ſortent.*) Préſentement que l'appareil des armes a diſparu, & que nos privilèges inaltérables & purs ne peuvent recevoir aucune atteinte, je déclare à haute voix que c'eſt Egidius que j'appelle pour monter au Trône.

BASINE.

Nation illuſtre & généreuſe, célèbre par tant d'exploits, puiſque vous accordez à mon rang, à l'alliance qui ſubſiſte entre nos Etats, l'honneur de paraître en ces lieux, & qu'il m'eſt permis de mêler ma voix à celle de tous les Juges de l'héroïſme & de la valeur, je déclare que je ſuis jalouſe autant que vous, que la liberté règne... Sortez, Soldats, & obéiſſez ſous les mêmes peines. (*Les Soldats Thuringiens ſortent, à l'exception de deux Ecuyers qui ſont derriere Baſine, l'un de ces deux Ecuyers eſt Childeric.*) Pénétrée de l'eſprit de vos loix, & perſuadée, en ce moment, que l'élection eſt libre, je m'élève contre l'avis de Sunnon, & j'annonce que c'eſt ſur un autre qu'Egidius que doit tomber l'honneur de la Royauté.

SUNNON.

Sur un autre ! vous, Madame ? Et qui en ſerait plus digne à vos yeux...

BASINE.

La ſageſſe qui s'explique par la bouche des Vieillards, & le reſpect que l'on doit aux cheveux blancs, donnent ici à Carloman le droit de parler le premier... Leve-toi, auguſte Vieillard & non moins généreux citoyen, plaide la cauſe de l'Etat avec ce triomphe que donnent l'expérience & la vertu.

CARLOMAN.

Oui, je ſuis citoyen, & ce titre m'eſt cher; il m'eſt doux & glorieux de remplir ſon emploi... Oui, je parlerai devant vous, peuple né pour la liberté. La vertu n'eſt pas éteinte dans vos cœurs. Rappellez-vous que vous êtes Français. Rappellez la Loi de l'Etat. Le Trône n'eſt point vacant. C'eſt en vain qu'Egidius brigue la Royauté. La ſucceſſion à la Couronne appartient au plus proche deſcendant, à celui qui a la conſanguinité

la

la plus immédiate ; & par cette loi écrite dans le cœur de ceux qui m'environnent, un étranger, quel qu'il ſoit, eſt néceſſairement exclus. Il n'y a point lieu ici à l'élection d'un Roi, Childeric reſpire, j'en donnerai la preuve aux différens Corps de l'Etat ; mais quand il ne ſerait plus, le Trône ne pourrait appartenir qu'à un grand homme né parmi vous, & ſur-tout d'une valeur éprouvée aux yeux de la Nation. Non, vous n'abandonnerez point le droit que vous avez à cette gloire. Vous regretterez ces temps où vos Chefs belliqueux ſoumettaient au joug le terrible Gaulois ; faiſaient trembler les Huns, & portant la terreur juſques chez les Romains, imprimaient le reſpect dû à leurs armes triomphantes. C'étaient les enfans de la Patrie qui lui commandaient. Hélas ! nous ſommes ſoumis à ceux que nous avons ſu vaincre. Nos Soldats ſommeillent dans un indigne repos. Ces Guerriers, jadis ſi fiers, oiſifs dans nos Cités, voient leurs boucliers inutiles, leurs lances briſées ; & ce qui devrait les faire rougir & les éveiller, c'eſt l'aſpect de ces Romains, nos éternels rivaux, qui jouiſſent inſolemment du fruit de leurs conquêtes. Un étranger ici parle en maître, & il trouve d'indignes Chefs inſenſibles à cet aviliſſement, & des eſclaves ont courbé la tête ſous ſes ordres hautains. De la rebellion, châtiment trop légitime, ils ont proſcrit leur Prince ; ils ſervent ſous un Maître deſpotique, & cependant leur Roi, à qui ils ont fait ſerment de fidélité ; ce Roi qui n'eut d'autre défaut que cette fierté paſſagere qu'inſpirent l'ivreſſe des premiers ſuccès, & la pompe du Diadême ; ce Roi qui a illuſtré la Nation ; ce grand Prince qui vainquit à Mauriac...

SUNNON.

Que parles-tu encore de Childeric ? ... Il eſt au rang des morts ; & quand il ſortirait du tombeau, la vengeance en mon cœur ne ſe peut affaiblir... As-tu oublié qu'il oſa m'outrager ?..

CHILDERIC, *ſortant des rangs.*

S'il a pu t'offenſer, il eſt aſſez juſte pour reconnaî-

tre une erreur, & peut-être assez grand pour savoir la réparer.

SUNNON.

Que vois-je! Childeric....

ARONS.

Lui! ... O prodige!

BRENNUS.

Grands Dieux!... C'est lui-même.

BASINE.

Français! voilà votre Souverain; il a entretenu parmi vous cet instinct belliqueux, ame de la Monarchie; il a porté au loin la gloire de vos armes; elle ira plus loin encore quand cet Empire, qui n'a point cessé de lui appartenir, tendra les bras à son légitime Maître... Il l'est; reconnaissez-le tous... J'ai choisi le Héros le plus digne de commander aux humains... C'est mon vainqueur, & c'est votre Roi...

CHILDERIC.

Oui, Français, je suis votre Roi, &, par mon amour, né pour toujours l'être... Songez qu'en ce moment l'œil des Dieux vous regarde... Ils savent si j'ai bravé l'infortune, & si jamais je fus abattu par elle... Loin de moi la crainte de perdre un Trône. Je vois d'un œil égal la rebellion & l'injustice... Apprenez seulement que mon cœur est changé; que j'avoue, sans rougir, mes erreurs passées... Je les ai peut-être assez expiées. Si j'ai aujourd'hui quelques vertus, je les dois à l'auguste Princesse dont la présence fortifie mon courage. C'est l'Ange heureux qui va présider à mes nouveaux destins. Près d'elle je ne connaîtrai plus cet orgueil indompté, puisé à l'école des combats... Je reviens, mais c'est pour vous arracher à la tyrannie qui vous menace, & sur laquelle vous fermez les yeux. Je porterai sans cesse la Patrie dans mon sein; & dans tous les temps mon premier devoir sera, & de venger & de respecter vos droits.

SUNNON.

Nos droits si long-temps méconnus, & foulés aux pieds...

CHILDERIC.

Ils ſeront rétablis... Un moment d'erreur, Sunnon, n'a jamais fait paſſer un Roi pour un tyran. Je viens pour effacer l'offenſe que j'ai pu te faire; pour la réparer, te dis-je... Après cet aveu ton orgueil eſt-il ſatisfait? C'eſt devant toi que je réclame le Sceptre qui m'eſt dû... Regarde le lieu où tu es. Oublies-tu qu'ici même j'ai reçu tes ſermens?

SUNNON.

Les Loix fondamentales de l'Etat renverſées, ils ſont nuls...

CHILDERIC.

Les Loix vont revivre, & tes ſermens dépoſent contre toi. Ils te condamnent; tremble de méconnaître leur voix. Les Dieux ne ſépareront point la victoire de la Juſtice.

CARLOMAN.

Admirateurs du vrai courage, ſouvenez-vous du grand homme qui a porté dans vos cœurs l'amour des grands exploits. Il eſt temps d'enchaîner les ennemis que nous ſuſcite le Coloſſe de la grandeur Romaine. Il ne vous épouvantait pas jadis.... il vous effraye aujourd'hui. Le moment eſt venu; ceſſez de le redouter, & il eſt abattu. (*En montrant Childeric.*) Soldat dans ſon exil, il a relevé un Empire chancelant; que ne fera-t-il point, rentré dans ſes droits? Vous avez gémi ſous les Loix injuſtes émanées de Rome; elles ſeront anéanties... Ah! la ſeule excuſe que pouvait avoir une ſi lâche ſervitude, était l'impuiſſance de réſiſter; mais vous avez ici un ſoutien, un appui, un vengeur... Infidèles! vous vous taiſez.... Eh quoi! je ſerai le ſeul....

CHILDERIC.

Approche, illuſtre ami, qui dans ce moment d'épreuves as conſervé ton zèle & ta foi. Mes yeux, laſſés de voir une foule d'ingrats, s'arrêtent avec complaiſance ſur un ſujet fidèle. Je ne vois plus qu'en toi la Nation; tu me la repréſentes... Je l'embraſſe en toi... Suis mes pas; laiſſe, j'accomplirai ſans eux mes deſtins; ils ne ſeront pas bornés par des ames parjures, &

livrées à la haine. Je fonderai un Trône nouveau; je le rendrai illuſtre, ſoutenu d'un ami tel que toi. Je trouverai des Soldats par-tout où il y aura des cœurs amoureux de la gloire : plus fort avec un petit nombre de ſujets qu'avec cette multitude, qui, née pour l'eſclavage & l'opprobre qu'elle entraîne, s'obſtine à rejetter ſon Roi légitime.

CARLOMAN.

A ces traits, compagnons, héſiterez-vous de reconnaître le Chef digne de vous commander ? Ah ! ne ſouffrez point qu'il imprime ailleurs des pas qu'accompagne la gloire. Son vol en d'autres lieux ſerait le ſignal de votre défaite, & vous ſerez invincibles avec lui.... Ah ! Sunnon, réponds-moi : qui a pu te diſpenſer d'obéir à ton Roi ? Il a bleſſé, dis-tu, la Juſtice ; & toi, plus orgueilleux, plus inflexible, tu t'es rendu plus coupable encore. Superbe inſenſé ! tu t'attendais peut-être à le voir à tes genoux. Va, fléchir ſous le Sceptre, n'eſt point s'avilir. Un Monarque eſt un pere qui s'apperçoit bientôt de ſon erreur, & qui revole avec plus de tendreſſe à l'enfant qu'il a frappé ; mais ſi celui-ci paſſe les bornes du reſpect, il eſt reſponſable du courroux qu'il allume dans le cœur du Souverain... Ces vérités étonnent ton ame altiere. Elle ignore donc qu'il eſt plus glorieux de céder, que d'écouter un vil reſſentiment. Et crois-tu qu'un Monarque n'ait point ſes paſſions ? En exigeras-tu l'entier & public ſacrifice à la face de ſes ſujets ? Voudras-tu le voir humilié, & demandant grace ? Et que deviendrait alors la dignité de la Couronne ? Elle ſerait donc ſoumiſe à toutes les clameurs d'un parti échauffé ? Que pourſuis-tu ? Un Roi généreux, inſtruit par l'infortune. Sais-tu qu'un tel Roi eſt un bienfait des Cieux.... Compagnons, je vous vois émus ; ... ſuivez ces nobles inſpirations. Oui, vous êtes ſéduits ; ouvrez les yeux ; vous avez devant vous celui que vous avez admiré tant de fois ; celui qui, dès ſon enfance, illuſtra votre nom ; celui qui s'eſt enorgueilli de marcher à votre tête, le fils de Mérovée... Mânes auguſtes, frémiſſez. Tandis que vous dormez au ſein des tombeaux, votre

race eſt errante & proſcrite ; on pourſuit votre ſang.... Eh ! qu'étiez-vous ſans lui, hommes ingrats ? De votre liberté, moins maîtres que jaloux, vous ne pouviez balancer la puiſſance Romaine. Ce grand Roi fut le premier qui, dans la Gaule ſubjuguée par ſes armes victorieuſes, fonda, établit ces mêmes droits que vous tournez aujourd'hui contre ſon fils... A-t-il déchu de la valeur de ſon pere ?... Vous le ſavez tous, vous l'avez vu... Je rougirais de louer ici cette bravoure héréditaire ; la moindre de ſes vertus ; mais vous connaiſſez ſa grande ame, ſa magnanimité ; combien il chérit votre gloire & votre renommée ; & cependant votre aveugle vengeance, cruelle à vous-même, veut aſſervir aux Romains qu'il a domptés, cette même Nation dont il allait immortaliſer la ſplendeur... Non, je n'aurai pas vécu ſi long-temps pour que la poſtérité diſe : Carloman a ſervi Rome & ſon Lieutenant ; il a baiſſé la tête devant les ordres impérieux d'un Préteur... Egidius n'eſt pas même mon égal... J'embraſſerai plutôt un noble trépas. Je mourrai libre comme j'ai vécu, en abandonnant avec dédain une terre où je ne verrais plus qu'un vil troupeau d'eſclaves.

CHILDERIC.

Prenez mon ſang, puiſque vous êtes avides de vengeance... Et toi, Sunnon, me voilà ſans défenſe, & le ſein découvert ; enfonce ici ton glaive... Ingrats ! vous pouvez tout ſur mes jours, mais rien ſur ma gloire.

SUNNON.

C'en eſt trop. O grandeur !... tu triomphes ; je t'immole ma vengeance... Français, ne pourſuivez pas plus long-temps un Héros infortuné... Reſpectez un Roi légitime.... Childeric, je cède à ta vertu... (*Il ſe jette aux genoux de Childeric.*)

CHILDERIC.

Leve-toi, cher ami, que me rendent les Dieux, leve-toi ; oublions le paſſé, & ſonge à m'aimer autant que tu me haïſſais.

SUNNON.

Plus ma fureur fut grande, plus je l'abjure, plus je l'abhorre : elle me fait horreur... Qu'une cauſe particu-

liere eſt vile devant l'intérêt national !... Prêt à tout expier, commandez, je vous ſers ; heureux ſi tout mon ſang...

CHILDERIC.

Epargnes-en la moindre goutte ; il eſt trop précieux à la Patrie... Va, je bénis ma chûte... Je n'étais qu'un ſoldat, je ſuis Roi, je ſuis pere...

GONTRAN.

Rougiſſons tous.... Ennemis implacables de cette ſuperbe Rome, de ſon joug deſpotique ; les Germains aux Français furent toujours unis. De nos tyrans communs, amis, que ce jour nous délivre... J'en donnerai l'exemple...

BRENNUS.

Il ſera ſuivi de tous. Un Dieu dompte mon cœur. C'en eſt fait, ô mon Roi !...

ARONS.

O mon Maître !

CLOTAIRE.

O mon Prince !

CARLOMAN.

O Roi ! pardonnez-nous.

CHILDERIC.

Français ! il n'eſt plus d'ennemis ; ... ils ſont tous terraſſés.

BASINE.

Tu n'oublieras point ce que tu dois à cette Nation tendre & généreuſe.

CHILDERIC.

Les ſermens de mon cœur vont paſſer ſur mes levres... Je jure de reſpecter la liberté de la Patrie ; de la défendre ; d'être le Chef des Guerriers, & l'œil vigilant des Loix ; de me ſoumettre le premier à leur autorité inviolable ; car quand on a le malheur de tout pouvoir, on n'a plus de honte de tout oſer. Si je manque à ces ſermens ſacrés, que le courroux des Dieux, que la haine de mes ſujets, que le mépris de Baſine s'attache à ma perſonne & à ma renommée...

SUNNON.

O Childeric ! ô grand homme ! tu ſeras le ſeul que nous ſuivrons dans les combats, & ton ſang auguſte régnera à jamais ſur nous... Egidius va paraître ; il eſſayera de nous tromper & de nous corrompre, mais le voile eſt tombé...

SCENE II.

Acteurs précédens, TULLUS.

TULLUS.

VOus allez voir paraître Egidius. Reſpectant vos décrets, ſans armes, ſans ſoldats, il va ſe montrer en ces lieux.

SCENE III.

Acteurs précédens, EGIDIUS.

EGIDIUS.

JE vous vois raſſemblés... C'eſt devant les Dieux immortels que vous allez recevoir mes ſermens... Dans ce jour de triomphe & de gloire, qu'il m'eſt doux d'obtenir, en préſence de cette illuſtre Princeſſe, le Sceptre dont je veux orner à mon tour ſes généreuſes mains!..

BASINE.

Arrête, Egidius !

CARLOMAN, *s'avançant vers Egidius.*

Rends ton épée, & reconnais un Roi.... (*tous tirent l'épée.*)

EGIDIUS, *la main ſur ſon épée.*

Vieillard téméraire ! (*Childeric s'avance au milieu de l'aſſemblée.*) Que vois-je à ſes côtés !... A ſes traits im-

poſans, à ſa fierté je ne puis le méconnaître.... Childeric !... Eſt-il poſſible ?

CHILDERIC.

Oui ; c'eſt lui qui te commande... Tu l'enfermais dans la tombe pour le dépouiller de ſes droits ; tu armais l'impoſture la plus audacieuſe ; & non content encore, tu verſais ſur ſa cendre les poiſons de la calomnie... Tremble devant la Loi toujours vivante ; elle a diſſipé les ombres où tu te flattais d'enſevelir la Juſtice. La Loi nationale a parlé ; elle te confond, & te proſcrit.... Cet amour généreux, inné dans l'ame des Français ; ces ſentimens ſi vifs, & qui ne s'éteignent jamais ; mon courage, ma conſtance, mes ſermens d'être juſte, tout me fait remonter au Trône de la France.... Elle eſt tombée à mes genoux. Spectacle doux & raviſſant, dont mon ame eſt encore attendrie ; & qui, toujours préſent à ma penſée, me commandera dans tous les temps de m'immoler pour ſon bonheur.

EGIDIUS.

Et que font mes Romains ? ... Gontran ne vit-il plus ?

GONTRAN.

Né Germain, ce titre t'annonce que je demeure fidèle à ma Patrie. J'accomplis les volontés de mon Roi.... je n'étais qu'à lui....

EGIDIUS.

Traître ! ... Je vois le ſort qui m'attend, je le brave. Peuple inconſtant ! je te reconnais. Vous ſaurez du moins que je méritais d'être votre Maître... Je recevrai la mort ſans pâlir. Childeric ! ordonne à ces épées de me percer le ſein.

CHILDERIC.

Vis, ſuperbe ennemi, vis. Je ne tremperai point mes mains dans ton ſang.... Fuis avec tes Romains, abandonne ces lieux.

EGIDIUS.

Je te crois trop grand pour m'arrêter dans le piège où je ſuis tombé ; mais ſi tu es généreux, magnanime,

en

en m'arrachant un Trône où j'allais monter, oſes-tu tenter contre moi le ſort des armes?...

CHILDERIC.

Oui, tu es libre.

EGIDIUS.

Je ſuis libre...

CHILDERIC.

Raſſemble tes Romains, j'ai mes Français. Nous verrons quel ſera le deſtin des combats... S'il me livre entre tes mains, je te diſpenſe d'être généreux.

EGIDIUS.

Je te rends grace de m'ouvrir les dangers de la guerre. Je ne ſupporterai point le jour qui devra éclairer ma honte. Je rapporterai en ce Temple les Etendarts de la victoire, ou je me précipiterai à travers mille morts.

CHILDERIC.

Voici donc le jour que j'attendais... Il appartient également aux Armes de fonder & de reconquérir les Trônes... Amis, tout autre moyen eſt indigne de nous. Tirons l'épée pour ce grand objet; & que la valeur décide...

SUNNON.

A vos côtés, je veux combattre, Seigneur.

CHILDERIC.

Je conſens à te devoir ma Couronne. Viens... Toi, reſte, Carloman, & veille ſur ta Reine... Adieu, Princeſſe; plus d'effroi; bientôt vous me reverrez... Que chacun de vous ſoit libre, Guerriers, & choiſiſſe le Général qu'il voudra ſuivre... Marchons, amis... (*Tous les Guerriers ſortent. Les uns ſe rangent près d'Egidius, & les autres près de Childeric.*)

SCENE IV.

BASINE, CARLOMAN.

BASINE.

NOn, je ne tremble point; la victoire eſt à lui... Il reviendra le front orné d'une palme nouvelle. Le Ciel qui connait l'équité de ſes armes veillera ſur ſon parti... Mais que fais-je ? On combat : un grand homme eſt en danger; & moi, fille de Souverain, je n'armerais point mon bras ! Sa cauſe eſt la cauſe de tous les Rois. Loin de moi la faibleſſe de mon ſexe... Je ſens en mon ame une force, une ardeur... Pardonnez au noble orgueil qui de moi s'empare. (*Elle prend la lance, & le caſque que tient ſon Ecuyer.*) Je vais me jetter dans la foule de ces Héros, & défendre mon époux...

CARLOMAN.

Arrêtez, Madame, le brave Childeric eſt aſſez puiſſant; j'ai lu ſur ſon front la perte de ſon ſuperbe rival.

(*Baſine ſort toute armée.*)

SCENE V.

CARLOMAN, *ſeul.*

ELle ne m'écoute point; elle va braver la mort à côté de mon Prince... Veillez ſur eux, Anges protecteurs de la France ! affranchiſſez d'un joug honteux, la race qui reſpire, & celle qui doit naître... Mais on ſe mêle... Le tumulte a ſuccédé à un farouche ſilence... J'entends les cris des combattans, le choc du glaive, les ſons des inſtrumens guerriers... Sons terribles ! effrayantes clameurs !... Le ſang coule, & mon Roi combat dans la mêlée... Je frémis, ſurmontons mon effroi...

Mais on vient à pas précipités. La porte du Palais s'ouvre ; je vois des étendards, des trophées, & les dépouilles des vaincus. De nos fiers ennemis, l'audace eſt terraſſée... Il triomphe, & les Dieux ſont juſtifiés.

SCENE VI, & derniere.

CHILDERIC, BASINE, CARLOMAN, MARCOMIR, SUNNON, ARONS, BRENNUS, ET PLUSIEURS AUTRES GUERRIERS VAINQUEURS.

CHILDERIC, *l'épée à la main.*

C'Eſt aſſez plonger nos bras dans le carnage ; ſuſpendez vos coups, amis... Egidius n'eſt plus ; tout le reſte eſt Citoyen ; épargnez le ſang, & voyez vos amis dans ceux que vous combattiez. Soldats ! autour de moi, je ne vois plus que des Français & des freres.

CARLOMAN.

Ah ! mon Prince... Ah ! mon Roi ; la clémence fut toujours la compagne de la vraie grandeur.

CHILDERIC.

Je dois la victoire à Sunnon, à Arons, à Brennus, à Clotaire, à tous ces braves Thuringiens, à l'exemple immortel d'une Héroïne qui a fléchi la rigueur des Dieux, ſi long-temps inflexibles ; ce Trône eſt élevé une ſeconde fois des mains de la valeur.

SUNNON.

Ah ! nous ſerons toujours invincibles en marchant ſous Childeric.

CHILDERIC.

Tu n'as point démenti ce que j'attendais de toi... Que je me plais à ſentir, à publier le ſentiment qui m'anime... Français, Peuple fidèle, que j'aime à voir en vous cette flamme héroïque, aliment éternel de la ſplendeur de cet Empire... Que la poſtérité ſache ce que peut une Nation brave qui combat pour ſon Roi !... Nobles compagnons de mes armes, voyez ici l'illuſtre & digne femme qui a

conſolé mes deſtins dans l'horreur de ma chûte, & dont le courage mâle a ſu échauffer tous les cœurs du feu dont le ſien était rempli... Je dois couronner par l'hymen la victoire & l'amour. Permettez que je lui offre le tribut qu'on doit à ſa grande ame; c'eſt la moitié du Trône où je ſuis aſſis. Elle m'aidera à en ſupporter le poids; elle m'en facilitera les devoirs. C'eſt de ſon cœur, ami du Peuple, que jaillira déſormais la ſource des bienfaits qu'elle aime tant à répandre. Elle juſtifiera l'excès de l'ivreſſe qu'elle inſpire. Je lui laiſſerai la gloire de la bienfaiſance, & je retiendrai pour moi celle de l'équité.

SUNNON.

Nous l'acceptons pour Reine. Compagne d'un Héros, médiatrice heureuſe entre ſon Peuple & lui, elle fera adorer ſon pouvoir; elle plaidera la cauſe des ſujets; elle portera leurs vœux aux pieds du Trône, & l'obéiſſance ne ſera plus que l'expreſſion facile & naturelle du ſentiment & de l'amour.

BASINE.

Français! qui ne s'enorgueillirait de régner ſur une Nation qui ſait aimer ainſi? Les autres Monarques ont des ſujets; mais ce n'eſt qu'en France que le Maître de l'Etat ſemble un pere environné de ſes enfans. Il peut tout ſur eux, ils peuvent tout ſur lui; il règne ſans efforts & ſans obſtacle, parce qu'il eſt ſervi ſans crainte; & ce rapport heureux fait envier ce Trône à tous les Potentats de la terre.

CHILDERIC.

Français, Gaulois, Germains, unis ſous mon Empire, c'eſt une alliance éternelle qui va nous joindre; c'eſt dans vos cœurs ſur-tout que je prétends régner, & y entretenir ce feu pur & ſacré qui vous diſtingue du reſte des Nations; fondée ſur cet amour mutuel, la baſe de ce Trône demeurera inébranlable aux vains aſſauts des temps & des orages ennemis.

Fin du troiſième & dernier Acte.